

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE

CHOISIE;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

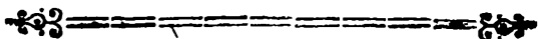
DEDIÉ AU ROI.

MARS 1759.



NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M DCC LIX.





JOURNAL HELVETIQUE,

MARS 1759.



A MR. VERNES *Ministre du St. Evangile
à Genève en lui envoyant une Ode sacrée.*

VOulés vous bien, *Monsieur*, que je vous consacre cette production d'une foible Muse. Je laisse l'Orateur touchant & sublime; je perds de vue l'Artistarque, aussi prévenant qu'éclairé; je m'adresse à l'Homme seul. Cette rélation est pour moi la plus pathétique; la remplir come vous, c'est être au dessus de tout éloge: Aussi me garde-je bien de profaner vôtre mérite, par un encens toujours suspect: *Je vous estime autant que je vous aime*; le Langage vrai ne va pas plus

Q 2

plus loin; le Langage faux, plus énergique en aparence, ne dit rien, parce qu'il confond tout. *Je vous estime, je vous aime*; mon Cœur s'épanche en vous l'assurant. Vous en êtes flaté, *Monsieur*, parce que c'est l'aveu d'une Ame, j'ose le dire, aussi naïve que la vôtre. Ne vous lassés point d'être mon Conducteur; je vous en sème par votre bonté: Et qu'on n'accuse point mon orgueil d'avoir guidé mon choix; il m'a trop bien servi pour être inexcusable. Je suis &c.

ODE SACRÉE.

Rendons au Seigneur nôtre hommage,
 C'est nôtre Rocher, nôtre Apui:
 Ses yeux sont ouverts d'âge en âge
 Sur ceux qui marchent avec lui.
 Le Ciel n'avoit point eû d'Aurore,
 La Terre n'étoit point encore
 Assise sur ses Fondemens;
 Revêtu de magnificence,
 Possédant lui seul l'existence
 DIEU subsistoit avant les tems.

Come un Eclair qui perce l'ombre
 L'home naît & brille un instant:
 La Mort vient, & dans la nuit sombre
 Elle le plonge incontinent.
 Ainsi des millions de vies
 Dans l'Eternité réunies

Vont s'enfevelir fans retour.
 L'Onde fuit l'Onde qui la preffe,
 Les Siècles s'écoulent fans cefse,
 Et font devant Dieu come un jour.

Tel, furieux dans fes ravages,
 L'Aquilon foulève les Mers,
 Entraîne après foi les nuages
 Balancés au milieu des airs.
 ÉTERNEL ! ainfi nos Années
 Sont par ta Colère entraînées,
 Elle éface leur fouvenir.
 Nôtre fleur est bientôt paffée,
 Et nôtre vie est la Penfée
 Qu'un moment voit naitre & finir.

Pour consacrer nôtre mémoire,
 Nous n'épargnons aucun éfort,
 Mais le Juſte feul a la gloire
 De brifer le dard de la Mort.
 Tranquille au milieu des obstacles,
 Il élève fes Tabernacles
 Sur le Roc de l'Eternité.
 Sa Vertu le foutient, l'afſure,
 Et lui montre la route sûre
 Qui mène à l'immortalité.

Mais loin qu'un tel aspect l'enflame,
 L'Home a des yeux pour ne point voir,
 Et d'un Tems fi cher à fon Ame

Il anéantit le pouvoir.

D'un Temps que toutes les Puissances ,
Les plus hautes Intelligences

Voudroient en vain ressusciter ;

Si rapide dans son passage

Qu'à force de Vertus le Sage ,

Peut , à peine , le racheter.

Par quel aveuglement horrible ,

Peut-on immoler sans éfroi

Ce Temps , qui dans son vol terrible ,

Nous dévore , emporte avec soi

Nos regrets , nos remords , nos crimes

Au sein des éternels abimes

Où sans cesse il va s'engloutir ;

Ne laissant au triste coupable

Que le sentiment , qui l'acable ,

De la honte & du repentir.

La prudence en vain nous convie

A sentir le prix du moment :

Nôtre Ame , sans chaleur , sans vie ,

Gémit sous le poids d'un instant.

L'Home redoute sa présence ;

Acablé de son existence

Il la prodigue avec fureur ;

Moins séduit par le plaisir même ,

Que par l'avantage suprême

D'échaper à son propre Cœur.

Ainsi ,

Ainsi , par son expérience ,
Chaque Jour parle & nous instruit :
Mais sourde à la Voix qui l'ofense
La Passion tone & séduit.
Enivré de nos propres Songes
De ce vil Docteur de mensonges
Nous fomes toujourns les jouets ;
Et toujourns l'instunt qui précède
Prépare à celui qui succède
La Coupe amère des regrets.

Dans le trouble qui le possède
La Raïson parle vainement :
La seule Passion l'obsède ,
Le frappe d'étourdissement :
Tel on vit ce Monde coupable ,
Au mépris du Dieu véritable
Placer ses vices dans les Cieux.
Dignes Descendants de nos Pères ,
Nous idolâtrons des chimères
Et nos phantômes sont nos Dieux.

Seigneur ! Dans nôtre insuffisance
A toi seul nous avons recours :
Que ton Esprit d'intelligence
Nous aprene à compter nos jours.
Dis à l'Insensé qui s'égare
Que c'est le Tems , qui le prépare

A vivre dans l'éternité ;
 Et perçant le nūage sombre
 Qui couvroit nos yeux de son ombre ,
 Ouvre les à ta Vérité.



P O E M E

Sur la Recherche de la Vérité,

C H A N T II.

*Doutes , incertitude & misères naturelles de
 l'Home. La Raison & la Révélation peuvent
 seules le conduire à l'Evidence & au vrai
 Bonheur.*

IL est des Vérités qu'on ne peut concevoir ,
 Il est des Faits certains, que l'Oeil ne sauroit voir ;
 Dieu nous a révélé des mystères sublimes ,
 Qui pour l'Esprit humain sont de profonds Abîmes.
 La Raison sagement recule à cet aspect ;
 Un Oracle divin peut-il être suspect !
 Quand Dieu daigne parler la Raison doit se taire ;
 Mais la Foi n'est jamais à la Raison contraire.
 L'Home cherche à douter , l'un voit blanc , l'autre
 noir.

Celui-ci ne voit goûte , & l'autre croit tout voir ;
 Est-ce dont pour douter que l'Home a reçu l'être ,
 Est-ce être criminel , que chercher à conoitre ?

Non ;

Non; jugeons mieux de l'Être, & tout sage & tout bon :

Auteur de tous les Biens , il l'est de la Raison.
 Eh quoi ! Sans nul dessein , un si rare avantage
 Serait de l'Homme seul devenu l'apanage ?
 Il n'auroit donc reçu le Talent de penser
 Que pour le laisser perdre , ou pour en abuser ?
 Sans doute la Raison est digne qu'on l'estime ,
 Et l'Homme ne sauroit la négliger sans crime ;
 C'est en la consultant qu'il peut voir clairement ,
 Quel est de son espoir le but , le fondement ,
 Et de tant de sujets , dont l'existence est sûre ,
 L'Homme , par son secours , découvre la nature.
 Sans ce Flambeau , comment percer l'obscurité ,
 Qui cache à nos regards l'auguste Vérité ?
 Non ; nôtre Créateur n'a pas peuplé le monde
 Pour le tenir plongé dans une Nuit profonde ;
 Nuit d'erreur & de vice , & Nuit de Vanité ;
 Séjour de l'Ignorence & de l'Impiété ,
 Où l'Homme tour à tour , desire , craint , espère ,
 Forme mille projets , qu'il ne peut satisfaire ;
 Acablé de douleurs , de soucis , de travaux ,
 Succombant quelquefois sous le poids de ses maux.
 Séduit par de faux biens , & contraire à lui même,
 Ce qu'il hait aujourd'hui, demain c'est ce qu'il aime:
 Pensant saisir le vrai , c'est l'erreur qu'il poursuit ;
 Il cherche vainement un bonheur qui le fuit.
 Son destin est de voir que la fin de sa vie ,
 Bornant de ses desirs l'immense tyrannie ,

*Confond également , dès qu'il n'existe plus ,
 Dans l'horreur du néant ses Vices , ses Vertus.*
 Où la Raison se tait , la Foi vient à son aide ;
 En lui montrant ses maux elle offre le Remède ;
 Dieu fait ouïr sa Voix , & la Raison l'entend ;
 Elle doute d'abord , ensuite elle se rend.
 La Foi sans la Raison n'est qu'un pur fanatisme ;
 La Raison , sans la Foi , mène droit au Désisme ;
 Mais de ces deux Flambeaux les raïons réunis ,
 De leur divin éclat éclairent les Esprits ,
 Dans ceux qui veulent voir , produisent l'Evidence
 Et d'objets ignorés démontrent l'existence.
 Si la Raison n'approuve & ne soutient la Foi ,
 On ne croit qu'en aveugle , & sans favoir pourquoi :
 Le Préjugé trompeur de nôtre Ame s'empare :
 Un Imposteur subtil nous trompe & nous égare
 Et pour nous éblouir , nous montrant un Trésor ,
 Il ose nous donner du Clinquant pour de l'Or.
 L'Home , dans cet état de trouble & de misère ,
 Sent le besoin qu'il a d'un Guide qui l'éclaire ,
 Et qui , du vrai bonheur lui traçant le chemin ,
 Pour l'y faire avancer le prène par la main.
 Ce Guide , c'est son Dieu, qui le conduit lui même.
 Lui, qui du Monde entier est l'Arbitre suprême ,
 Pourroit-il , en éfet , conoissant ses besoins ,
 En lui donnant le plus , lui refuser le moins ?
 Un Etre tout parfait conoit tous les Possibles ,
 Il voit tous les côtés des Mondes éligibles ,
 Et pour réaliser celui qu'il a conçu

Il n'a qu'à se servir du pouvoir absolu.
 Le Néant dispaeroit , & l'Univers se forme ;
 Au but du Créateur châque objet se conforme :
 Et qui pourroit douter , dans tout ce qu'il a fait ,
 Qu'il n'ait pas observé le plan le plus parfait ?

L'Home est fait pour agir, & non pour tout conoitre.
 Il peut se rendre heureux s'il veut chercher à l'être:
 Il n'a qu'à réprimer ses folles Passions
 Et sur la Piété régler ses Actions.

Ce que Dieu fait est bien ; tous ses ordres sont
 justes ;

Et tout doit obéir à ses Décrets augustes.
 S'il parle , l'Home sage , attentif à sa Voix ,
 Doit vouloir ce qu'il veut , & respecter ses Loix ;
 Mais , si contre ces Loix , l'Orgueilleux se rebelle
 Sans daigner écouter la Voix qui les révèle,
 S'il ne reçoit pour vrai , s'il n'admet pour certain
 Que ce qu'il a pû voir , ou toucher de sa main ,
 Plongé dans le cahos , il resté dans l'Abîme ;
 De ses doutes cruels , lui même est la Victime.
 L'Home foible , impuissant a-t-il l'autorité
 De sonder des Décrets couverts d'obscurité ?
 Et peut-il faire agir , au gré de son génie ,
 De l'Être tout parfait la Sageffe infinie ?
 Et doit elle régler , docile à ses travers ,
 Les ressorts & le jeu de ce vaste Univers ?
 D'un caprice si vain , réprimant la licence ,
 De nôtre Liberté sentons la dépendance :

Il faut , pour la garder en faire un bon emploi ;
Et sans en abuser , la soumettre à la Foi.

Suivre tous ses penchans , c'est tomber dans l'abîme :

Malgré tous nos efforts le crime est toujours crime.

L'Homme est libre en effet , mais l'ordre est son soutien ,
Sa Volonté ne peut changer le mal en bien.

Il n'a pas le pouvoir , au gré de ses caprices ,

De confondre jamais les Vertus & les Vices.

Pour réprimer des Sens l'aveugle trahison

Il faut sur leur rapport consulter la Raison.

Mais lorsque de concert , ils rendent témoignage ,

L'Homme pour être heureux peut bien en faire usage ,

Oui sans doute , un arrêt peut-être rejeté ,

S'il répugne ou s'opose à leur autorité.

Ce que nos yeux ont vu , nous l'annonçons aux autres ,

Difent les Hommes Saints , atestent les Apôtres ,

Ces Prodiges fameux , ces Miracles frappans

Que nous vous rapportons , ont agi sur nos Sens.

Nous avons contemplé ces sublimes merveilles ,

Leur aspect a frappé nos Yeux & nos Oreilles.

Ces grands Evénemens , qu'on lit en nos Ecrits ,

Que nous vous annonçons , que nous avons prédits ,

Sont-ce des fictions avec art ménagées ,

Où des Narrations après coup arrangées ?

Ces Sages Règlemens , que nous vous prescrivons

Est-ce de nôtre chef , que nous les proposons ?

Nous tenons tout de Dieu , foibles come nous sommes

Nous avons les défauts communs aux autres Hommes ,

Au

Au joug des Passions come estz assujettis ,
 Pour de si grands objets nous somes trop petits.
 Mais nous laissons agir l'Esprit qui nous inspire
 Et nous ne prononçons que ce qu'il nous fait dire.
 L'Auteur de l'Univers manque-t-il de pouvoir
 Pour percer l'avenir & nous le faire voir ,
 Pour nous manifester , malgré nôtre bassesse ,
 Les desseins de bonté , dictés par sa tendresse ,
 Dont les foibles mortels , sans ce divin secours ,
 N'auroient jamais pu voir l'étendue & le cours.
 Ah ! qu'en réflexions cette source est féconde !
 Pourquoi n'est-elle pas ouverte à tous le Monde !
 L'Incrédule niant ces grandes Vérités
 Ose les attaquer par des subtilités ;
 Il ose rejeter une Sainte Doctrine
 Dont les augustes traits anoncent l'origine ,
 Et qui , conduisant l'Homme au solide bonheur ,
 D'émontre clairement qu'elle a Dieu pour Auteur.
 Jouët des faux plaisirs qui sont seuls ses Délices
 L'Impie enfreint des Loix qui condamnent ses Vices.
 Préferant au bonheur un afreux desespoir ,
 Il brave du Seigneur & l'Ordre & le Pouvoir.
 Ah ! plutôt , respectant des Mistères sublimes ,
 Qu'il sache s'arrêter sur le bord des abimes.
 Il est de grands objets réserve pour les Cieux ,
 Qu'un Mortel ne peut voir de ses debiles yeux ;
 Dieu les tient en ses mains & lui seul en dispose ;
 Nous voions les Efets dont il cache les Causes :
 A ses propres besoins , toujours assujetti

Nôtre Esprit limité se perd dans l'infini ;
 Conoit-il les couleurs , le corps & la lumière ,
 Et le nœud , qui l'unit lui même à la matière ?
 Ah Dieu ! que ce mystère est profond & couvert ! .
 Plus il veut le sonder , plus nôtre Esprit s'y perd .
 Pourquoi le *Juif* du Ciel éprouvant la Clémence
 Sur les Peuples divers eût-il la préférence ?
 Dieu sembloit se cacher au reste des Humains ,
 Qui fut , come le *Juif* , l'ouvrage de ses Mains .
 Ce choix de la Raison excite le murmure ,
 Mais doit-elle régir l'Auteur de la Nature ,
 Toujours libre en son choix , & Maître des Mortels ,
 Il suit , sans se tromper , ses Décrets éternels ;
 Et pour ne pas du Ciel alumer la colère ,
 C'est à nous d'obéir , d'admirer , & nous taire .
 Si le rebelle *Juif* a été rejeté ,
 S'il porte encor le poids de son iniquité ,
 Dieu puniroit-il moins des Chrétiens infidèles ,
 Que comblent de ses biens ses Bontés paternelles ;
 Auxquels il s'est montré dans toute sa grandeur
 Et qu'il tira jadis de la nuit de l'erreur !
 Jesus descend du Ciel , pour dicter ses Oracles ,
 Il prouve son envoi par d'éclatans Miracles :
 La Nature attentive est docile à sa Voix ;
 Les Vents , l'Onde & la Mort reconnoissent ses Loix .
 L'Erreur s'évanouit , la Vérité respire ,
 La Vertu dans les Cœurs rétablit son empire .
 L'Impie est confondu ; le mal succède au bien ;
 Le Monde est étonné de se trouver Chrétien .

L'incréd-

L'incrédule toujours , en sophismes fertile ,
Pour un doute détruit en fera naitre mille.

Tout lui paroît obscur , chancelant , incertain ;
Il conteste aujourd'hui , ce qu'il croira demain :

Le Sage , d'un bras sûr , fait tenir la balance ,
Et sans se prévenir il cherche l'évidence

On demande pourquoi les Mortels malheureux
Nes tous pour le bonheur , ne sont pas vertueux ?

Un Père Criminel fait des Enfans coupables ,
Ainsi qu'un Indigent produit des Miserables.

L'Home est libre en éfet , mais pouvoir trop fatal ,
Au bien qu'il peut choisir il préfère le mal.

ADAM défobéit à la Loi souveraine ;

Ses Fils , de son péché , doivent porter la peine.

DIEU juste , en condannant montre son Equite ,

Et nôtre Châtiment nous prouve sa Bonté.

La Mort n'est point pour nous une nuit éternelle ,

Un jour doux & serein luit à l'Ame fidèle.

Ainsi le germe pûr , dans la Terre jetté ,

Par un épais limon ne peut être arrêté :

Il en sort couronné de fleurs & de verdure ,

Et d'un éclat nouveau fait briller la Nature.

L'Home entier au Tombeau n'est point enseveli ;

Le mal est passager ; le bien est infini ;

Rien n'en peut terminer l'immortelle durée.

O toi ! Felicité sur Dieu même assurée

Puisse tu , remplissant nos plus ardens souhaits ,

Nous rendre plus soumis , plus sages , plus parfaits !



R E P O N S E

*Ou Parodie d'une Ode qui se trouve à la tête de
l'Almanach de Vevey pour 1759.*

ODE. Ière STROPHE.

IL n'est point de jour sans chagrin ,
C'est une Vérité constante :
L'Aurore qui luit au matin ,
Nous berce d'une fausse atente ;
Il n'en sera pas plus serein.
La nuit ramène l'épouvante
Et tel est l'Arrêt du Destin :
Mortels dans votre vie errante ,
Il n'est point de jour sans chagrin.

P A R O D I E.

*Il est des jours sans nul chagrin ,
C'est une Vérité constante :
L'Aurore , qui luit au matin ,
Satisfait souvent nôtre atente ,
Et le Jour est calme & serein :
La Nuit , on dort sans épouvante.
Dieu qui seul fait nôtre destin , (*)
Veut , malgré nôtre vie errante ,
Qu'il soit des jours sans nul chagrin.*

De

(*) PL CXXVII. n. 2.

Iide. STROPHE.

De la Houlette au Diadème
 Tout est sujet à cette Loi.
 L'autorité, la Puissance suprême,
 N'en sauroient exempter un Roi.
 Sous ces Lambris que l'opulencé
 Elève avec magnificence,
 Il reconoit la même main :
 Son Ame en proie à la tristesse
 Est forcée à dire sans cesse,
 Il n'est point de jour sans chagrin.

P A R O D I E.

*De la Houlette au Diadème
 Tout est sujet a même Loi,
 Heureux, que le Pouvoir suprême,
 N'en puisse pas priver un Roi.
 Sous les Lambris, que l'opulence
 Elève avec magnificence,
 Il reconoit la même Main,
 Qui le livrant à la tristesse,
 T fait succéder l'allégresse (*.)
 Pour qu'il soit des jours sans chagrin.*

R

III^{me}.

III^{me}. S T R O P H E.

Tel que le monde entier admire,
 Qu'on croit au faite du bonheur,
 Hélas! tout come nous soupire
 Et gémit dans le fond du Cœur.
 Ce Roi, de son Peuple le Père,
 Coment verra-t-il sa misère
 Sans en vouloir la promte fin?
 Tout autant que lui misérable,
 Il sent, dans l'excès qui l'acable,
 Qu'il n'est point de jour sans chugrin.

P A R O D I E.

*Tel, que le monde entier admire,
 Qu'on croit au faite du bonheur;
 Ainsi que nous souvent soupire
 Et peut gémir au fond du Cœur.
 Mais un Roi, qui du Peuple est Père,
 S'il est sensible à sa misère,
 En verra tôt ou tard la fin.
 Quoi que le tems soit misérable,
 Il fait empêcher qu'il n'acable,
 Et c'est un jour sans nul chugrin.*

IV^{me}. S T R O P H E.

De Lauriers immortels la Gloire (*)

Vai-

(*) La pensée de cette Strophe est la vérité même; aussi

Vainement couronne un Vainqueur ;
 Son Nom , au Temple de Mémoire
 Peut-il affurer son bonheur ?
 Si son Ame compatissante ,
 Voit la Terre encore fumante
 Du sang qu'a répandu sa main ;
 Un remors cruel le déchire
 Et malgré lui le force à dire
 Il n'est point de jour sans chagrin.

P A R O D I E.

*L'Homme pour aller à la gloire
 Des vices doit être vainqueur.
 Tout autre genre de Victoire
 Ne sauroit faire son bonheur.
 Dieu de qui la Bonté suprême
 En traça la route elle même ,
 Pour nous aider nous tend la Main ;
 Le remors jamais n'y déchire
 Et le succès nous force à dire ;
 Il est des jours sans nul chagrin.*

Vme. S T R O P H E.

L'Amant , auprès de sa Maitresse ,
 Exprime ses brulans desirs :
 Une mutuelle tendresse

R 2

Par-

*aussi on n'y a rien changé ; il seroit à souhaiter que
 toute la Pièce eût la même justesse:*

Partage & confond leurs soupirs ;
 Mais plus léger que le Vent même ,
 Ce plaisir , ce bonheur suprême
 S'évanouit & disparoit enfin ;
 L'absence bientôt leur ramène
 La crainte , le soupçon , la peine :
 Il n'est point de jours sans chagrin.

P A R O D I E.

*L'Amant auprès de sa Maitresse
 Exprime ses brulans desirs :
 Une mutuelle tendresse
 Partage & confond leurs soupirs :
 Ce bonheur pourroit être extrême ;
 Mais aimer DIEU c'est le suprême ,
 C'est là le seul bonheur sans fin.
 Son Fils JÉSUS , qui nous y mène , (*)
 Par là soulage nôtre peine. (**)
 Nos jours alors sont sans chagrin.*

VIme. S T R O P H E.

D'aujourd'hui par le Mariage
 TIRCIS à THE'MIRE est uni ;
 Ce couple charmant , ce Ménage
 Par l'amour même est assorti.

Leur

(*) *St. Matth. II. v. 27.*

(**) *Idem. v. 28. & 30. & St. Jean XIV. v. 6.*

Leur bonheur sera-t-il durable ?
 En voici le fait véritable :
 Peut-être verra-t-il demain ;
 Mais de-là jusqu'à la vieilleffe ,
 Ces Epoux vous diront sans cesse
 Il n'est point de jour sans chagrin.

P A R O D I E.

*D'aujourd'hui par le Mariage ,
 TIRCIS à THÉMIRE est uni.
 Ce Couple charmant , ce Ménage
 Par l'Amour même est assorti.
 Leur bonheur sera-t'il durable ?
 Oui , s'ils cherchent le véritable ,
 Dès aujourd'hui come demain ,
 Et jusqu'à la grande vieilleffe ,
 Ces Epoux vous diront sans cesse
 Il est des jours sans nul chagrin.*

VIII^{me}. S T R O P H E.

Le Riche dans son opulence ,
 Semble couler des jours heureux :
 Le Pauvre , qui dans l'indigence ,
 N'en traîne que de trop affreux ,
 Tout ce que l'Univers encerre
 Tout ce qui pense sur la terre
 Est soumis au même destin :
 Sans pouvoir être satisfaite
 Nôtre Ame à chaque instant répète
 Il n'est point de jour sans chagrin.

P A R O D I E.

*Le Riche dans son opulence ,
 N'a pas toujours des jours heureux.
 Le Pauvre dans son indigence
 N'en traîne pas toujours d'affreux :
 Tout ce que l'Univers encerre*

Reçoit de Dieu sur cette Terre
 D'heureux momens dans son destin ;
 Une Ame sensible & bienfaite
 En louant Dieu souvent répète ,
 Il est des jours sans nul chagrin.

* * *

Vous qui vous appliquez à l'Odé
 Evitez de vous egarer :
 On louera votre méthode
 Quand vous voudrés bien raisonner
 Vous ferés blasphémer l'Impie ,
 Et tomber le foible Génie ,
 Par vos discours sur le Destin.
 Dieu Juste & bon , done en partagé
 Des jours fereins à l'Home sage (*) ;
 Le péché seul mène au chagrin (**):

* * *

Mon cher Confrère en Poësie
 Ne parlés jamais du *Destin* :
 Triste & déplorable manie ,
 Propre à former un Libertin.
 Chantés JÉSUS , chantés sa gloire ,
 Ses Triomphes & sa Victoire ;
 Adorés le , servés le enfin (***) :
 Dites que c'est sa seule Grace ,
 Qui conduit avec éficace ,
 A ce qui fait l'heureux destin.

[*] *Prov. ch. II. v. 7. Is. XXX. v. 18.*

[**] *Prov. ch. V. v. 22. & 23. St. Math. VI. 33.*

[***] *St. Jean: ch. XII. v. 26.*



REFLEXIONS CRITIQUES

Sur les Considérations , sur la Vie , & sur l'Histoire de l'Empereur JULIEN , dit l'Apollat , insérées dans le Journal Helvétique du Mois de Decembre 1758. pag. 594.

L'Auteur y prétend examiner sans partialité ce que les Historiens ont écrit pour & contre cet Empereur. Ce dessein seroit en lui même innocent, ou au moins, d'aucune conséquence, si on l'avoit suivi; mais come l'Auteur n'y a point voulu faire conoitre son but, & l'a abandonné à la pénétration des Lecteurs, il ne trouvera pas étrange, qu'on tâche de le découvrir.

D'abord le Portrait tiré d'après MONTAGNE, ne paroît là exposé que pour y reconnoître un Grand Roi, dont les Talens supérieurs & le Génie vaste font l'admiration de notre Siècle, & qui seroit en horreur, s'il ressembloit à JULIEN l'Apollat. Il est permis de révoquer en doute la fidélité de ce Portrait. MONTAGNE auroit dû lui même dire, d'où il en empruntoit les traits. En voici un

plus détaillé, que raporte l'Abé LENGLET du FRESNOI.

Ce Prince, mal fait de Visage & de Corps, ne laissoit pas d'avoir beaucoup d'Esprit & de Courage. Come il avoit mené long tems la vie de Philosophe, plutôt que de Chretien, quoi-qu'on l'estat fait entrer dans le Clergé, en le faisant Lecteur, il étoit vigilant, laborieux, sobre, chaste, & savant. Il fut surnommé l'Apostat, parce qu'aïant été élevé dans la Religion Chrétienne, il se déclara Païen, dès qu'il fut monté sur le Trône des Césars.

Mais en voici un autre, qui nous le dépeint tel qu'il étoit, par M. l'Abé LADVOCAT: *D'un côté savant, libéral, tempérant, sobre, vigilant, affectant la Justice, la Clémence & la Douceur : D'un autre côté leger, inconsistant, ridicule ; donant dans le Fanatisme & les Superstitions les plus extravagantes.*

Voilà assurément le pour & le contre : On y relève aussi bien les bones que les mauvaises qualités, & en éfet, tous les Historiens conviennent, avec l'Auteur de l'Abregé Chronologique de l'Histoire Eclésiastique : *Qu'il y avoit en lui un tel mélange de bones, & de mauvaises qualités, qu'il étoit facile de le louer, ou de le blâmer, sans alterer la vérité.*

MONTAGNE ne paroît pas si impartial, lorsqu'il dit, qu'il rendoit justice égale aux Païens come aux Chrétiens ; cela ne convient guère avec ce que raporte M. l'Abé LADVOCAT, puisqu'il dit, qu'il défendit aux Chrétiens de plaider, de se défendre en Justice & d'exercer les Charges publiques, & qu'il refusoit souvent de répondre à leurs Requêtes. Dans ce goût là, il étoit aisé de prévoir de quel côté la Balance pancheroit ; si les Chrétiens n'osoient se défendre, naturellement ils devoient être condamnés.

Il est vrai que les Historiens ne conviennent point des circonstances de la mort de JULIEN, ni des impiétés qu'il doit avoir vomies contre J. C. mais celui qui en nioit la Divinité, pouvoit fort bien, sans être *Fanfaron*, le provoquer à la vengeance. On ne doit guère craindre un Home crucifié, dès qu'on ne lui reconoit pas la qualité de Dieu.

Ce qui paroît incompréhensible, c'est qu'après avoir été élevé dans le Christianisme, par conséquent après avoir eû une connoissance parfaite du seul vrai Dieu, & ensuite l'avoir renié, pour embrasser les extravagances & les superstitions du Paganisme, JULIEN soit mort sans *remords*, & qu'il osât se vanter d'avoir vécu sans *Crime*.

L'Auteur de l'Article que nous critiquons rapporte cette Anecdote par Apostille, sans citer l'Historien, qui la lui a fournie. Il nous permettra de la regarder come une Fable, ou plutôt come produite par l'envie démesurée de donner une aparence de boné foi à l'impïété d'un Apostat.

Oui sans doute, la Religion Chrétienne, aujourd'hui come dans tous les tems, ne sauroit inspirer le dessein abominable de se défaire d'un Prince quoique Païen; au contraire, elle nous enseigne de lui obéir: C'est la Doctrine de l'Apôtre ST. PAUL aux *Romains Chap, 13. &c.* Pareils sentimens n'ont été dictés que par le fanatisme, & ne sont regardés que come l'effet d'une Imagination égarée. Il n'y a que LIBANIUS Païen, qui voulut détourner le soupçon de la mort de JULIEN sur les Chrétiens; le plus grand nombre l'atribue aux *Perfes* ou aux *Romains* mêmes.

S'il est vrai que dans un tems d'ignorance l'on a pû enseigner, qu'il est permis de manquer de foi aux Hérétiques, ne fait on pas, qu'il y a long tems qu'on reconoit la fausseté de cette Maxime? La réveiller aujourd'hui, c'est vouloir rendre suspecte & odieuse la Religion, qui n'y a jamais eû de part: C'est une injustice d'atribuer au Corps entier, les opinions de quelques Particuliers.

Je n'entrerai point dans la question politique, si JOVIEN a manqué de fermeté & de courage, en faisant la Paix avec les *Perfes*, come on veut l'insinuer. Il est conû que plusieurs Historiens la regardent come un trait de prudence, & le seul moien de sauver l'Armée *Romaine*, vû que l'imprudencé de JULIEN l'avoit exposée à mourir de faim; au point que les Païens mêmes regardérent l'ofre de Paix, faite par les *Perfes*, come une protection particulière de Dieu.

Mais je remarque une Contradiction dans l'exposé de l'Auteur *Genevois*: Il dit d'abord: „ Quo JOVIEN fit une Paix honteuse avec „ les *Perfes*, que les *Romains* avoient „ vent vaincus, & qui fuïoient devant eux „ pag. 600. Voilà des circonstances qui condamnent la conduite de cet Empereur Chrétien; mais s'agit-il de nous doner une idée avantageuse des Victoires & du Génie de JULIEN l'*Apostat*: On dit dans la même page, que les *Perfes* n'étoient point alors des Troupes timides, qui fuïoient lachement de devant l'Enemi. C'étoit un Peuple aguerri & courageux, digne de combattre contre les *Romains* & contre un Héros tel que JULIEN. Se feroit on proposé pour but de dégrader le Chrétien, pour exalter le Païen? On ne devroit pas le suposer dans un Ecrivain, qui
veut

veut passer pour examiner le pour & le contre, & si ce trait étoit copié d'après M. de la BLETERIE, cela ne caractériseroit guère l'honnête Home, le bon Chrétien; encore moins l'Ecrivain impartial & équitable.

Suivons nôtre Auteur & examinons avec lui quelques particularités de la vie de ce Prince.

Il passe sous silence, que sa première Education fut confiée au fameux EUSEBE de Nicomédie, & que malgré les soins de ce Gouverneur, JULIEN conserva un penchant secret pour le Paganisme; au lieu que GALLUS son Frère acquit beaucoup de piété. Cette Comparaison de l'Abé LADVOCAT est bien différente de celle de l'Auteur, qui ne donne que des Vices à celui-ci, & toutes les Vertus au premier. La Piété donna à GALLUS un Air sombre & sauvage, dit-il, qui le rendit moins propre à la Solitude. J'aurois crû le contraire; jusqu'à présent l'expérience nous démontre, que ce sont les naturels sombres & sauvages, qui fuient la Société.

Mais quelle Solitude choisit donc JULIEN? Ce n'est pas de nôtre Auteur que nous l'apprendrons. Je ne sais pourquoi il affecte de nous cacher, que c'est à Athènes, où il alla à l'âge de 24. ans (*), qu'il s'y appliqua à

L'AL

(*) Voies l'Abé LADVOCAT.

l'Astrologie, à la Magie & à toutes les vaines illusions du Paganisme, & qu'il s'y attacha sur tout au Philosophe MAXIME, qui flattoit son Ambition, en lui promettant l'Empire. C'est à la curiosité détestable & sacrilège de conoitre l'avenir, & au desir de dominer, que l'on doit attribuer son Apostasie; attaché donc par inclination & par vanité aux superstitions Paiennes, il devoit naturellement *afectèr de paroître Esprit fort; sur les Miracles de l'Evangile (*)*, qui en faisoient conoitre le mensonge & la futilité.

Mais ces Miracles ne sont ils pas encore à charge à ces Esprits prétendus forts du Siècle, que la Morale de l'Evangile gêne? N'est-ce pas en les tournant en ridicule, qu'on voudroit en diminuer l'autenticité? Combien d'Ecrits se répandent dans le Public; remplis de cette prétendue sublime Philosophie, qu'il ne faut croire, que ce qui est conforme à la Raison, come si la soumission aux Lumières de la Révélation lui étoit contraire?

Il est facheux pour M. de la BLETERIE de n'être pas initié dans cette Philosophie du Bon Sens, qui rejette hardiment les autorités les plus respectables. Il auroit épargné
 au

(*) Pag. 604.

au savant Començateur Genevois la peine de
chercher,

Dans les Tiroirs de son Génie étroit

ROUSSEAU.

un Correctif qui lui paroît nécessaire, sur le texte fabuleux du trop crédule Auteur. Quel est donc ce charitable Correctif? Le voici : Après avoir révoqué en doute, ou plutôt traité d'apochriphe, le fait de l'apparition des Démons & de leur fuite au Signe de la Croix que fit JULIEN; *je doute fort*, dit-il, pag. 605. *que le Signe de la Croix fut alors en usage, & supposé qu'il le fut, je doute plus encore, qu'il ait la vertu de faire peur aux Demons, & de les faire taire.* C'est à dire, que vous doutez de la vérité de ce fait, parcequ'il est contraire à vos préjugés. *Il me semble, dites-vous, qu'on ataque une superstition par une autre.* Vraiment il est très édifiant pour un Chrétien de comparer l'Evocation des Démons, avec l'Invocation du Nom Sacré de J. C.

Si ces réflexions étoient un Traité de Controverse, on ne manqueroit pas de preuves, pour démontrer, qu'il ne convient qu'à l'Ignorance de traiter de superstition le Signe de la Croix; mais il suffit ici de faire remarquer

marquer l'ancienneté de cet usage, par le témoignage des Ecrivains, qui ont précédé les tems de JULIEN l'*Apostat*, ou qui ont vécu dans le même Siècle : ST. IGNACE Disciple de ST. JEAN l'Evangeliste & Evêque d'*Antioche*, qui souffrit le Martire l'An 107. sous l'Empire de TRAJAN, s'exprime ainsi dans son Epitre aux *Philadelpiens* : (*) *Le Prince de ce monde se réjouit, lorsque quelqu'un renie la Croix, car il reconnoit bien que la confession de la Croix est sa ruine. C'est un trophée élevé contre sa puissance; la voïant il s'éfraie, l'entendant il craint. Si ces expressions ne sont pas assez claires, écoutons TERTULLIEN mort vers l'an 216. (**)* *A toutes nos démarches, nos mouvemens, nos entrées,*

(*) Princeps enim Mundi hujus gaudet, quum quis Crucem negarit : Cognoscit enim Crucis confessionem suam esse ipsius exitium. Id enim trophæum est contra ipsius potentiam; quod ubi viderit, horret, & audierit, timet. S. IGNAT. Ep. ad. *Pbil. ante med.*

(**) Ad omnem progressum, atque promotum, ad omnem aditum & exitum, ad vestitum & calceatum; ad lavacra, ad mensas, ad lumina, ad cubilia, ad sedilia, quacunq; nos Conversatio exercet, frontem Crucis Signaculo terimus. TERT. de *Corona Militis Cap. 3.*

nos sorties ; en nous chauffant , nous beignant , nous mettant à table , ou au lit , prenant un Siège , allumant une Lampe ; à quelque action que ce soit , nous marquons nôtre front du Signe de la Croix.

Si ces témoignages ne vous fussent pas ; ouvrez les Oeuvres d'ORIGENES , de MINUTIUS FELIX , de ST CYPRIEN *Martir* , de LACTANCE , de ST. ATHANASE &c. &c. Et finissons par celui , qui paroît une Fable aux yeux clairvoians de l'Auteur *Genevois* ; il est cependant rapporté par ST. GREGOIRE de *Naziance* , Auteur Contemporain , & Compagnon d'Ecole de JULIEN ; il est superflu d'en rapporter les propres termes , puisqu'ils sont assez conformes à ceux qui sont extraits de M. de la BLETERIE & rapportés pag. 605. On peut néanmoins remarquer que JULIEN ne se servit pas d'un moyen nouveau pour chasser les Démons ; ST. GREGOIRE dit : Qu'il eût recours à la Croix , cet Ancien remède , ΚΑΙ ΤΟ ΠΑΛΑΙΟΝ ΠΗΛΑΓΟΝ , & en fit le Signe sur son front &c.

Il est vrai que rien n'est assez constaté , pour un Esprit , qui ne veut croire , que ce qu'il peut comprendre. Les étroites bornes de la Raison l'arrêtent à chaque pas. L'Auteur de ces Considérations trouve suspect , le récit que font tous les Historiens , tant Païens que

que Chrétiens, de la tentative inutile que fit JULIEN de rebatir le Temple de Jérusalem ; il est triste aparemment pour son but, que son Héros n'ait pû démentir la prédiction de J. C. Voici come l'Auteur de l'*Abregé Chronologique de l'Histoire Ecclesiastique* le raconte : „ JULIEN done des ordres, pour
 „ rebatir le Temple de Jérusalem : Son des-
 „ fein étoit de doner le démenti aux Pro-
 „ phéties de DANIEL & de J. C. mais aussi-
 „ tôt qu'on eût comencé à fouiller les
 „ fondemens, il en sortit des globes terri-
 „ bles de flames, qui brulérent, à plusieurs
 „ reprises, les Ouvriers qui vouloient en-
 „ treprendre ce travail. Ce récit est celui
 „ d'AMIEN MARCELLIN Païen, & Admi-
 „ rateur de JULIEN.

Quels motifs a-t-on d'en douter ? C'est que le Rabin *Ben Joseph JECHAJA* s'inscrit en faux contre ce Miracle. C'est donc aux Juifs que l'on doit s'en raporter : Est ce eux qui atesteront les Miracles de l'Évangile ? Est-ce d'eux que l'on doit aprendre les preuves incontestables de la Divinité de J. C ? S'en raporter à eux, c'est le moier le plus sûr de parvenir à l'Incrédulité ; tout sera imposture.

Mais ce Rabin dit, que c'est un tremblement de Terre naturel, qui renversa une

partie du Temple déjà bâti. Qu'appelle-t-on tremblement de Terre naturel ? Dieu a-t-il besoin d'autres ressorts que ceux de la nature, pour manifester sa puissance ? N'est-ce pas assez qu'il les fait mouvoir, comment, & quand il le veut ? Doit-il créer de nouveaux Elémens pour punir les Hommes ? N'étoit-ce pas de l'Eau naturelle, dans laquelle il noia toutes les Créatures, à l'exception de celles qui étoient dans l'Arche ? Créa-t-il un cinquième Elément, pour embrazer la Ville de Sodome ?

Mais, poursuit l'Auteur Genevois, si tous ces faits étoient vrais, des Miracles si authentiques & si publics devoient persuader & convaincre JULIEN de la vérité de la Religion Chrétienne, & le rendre même un zélé Défenseur de cette Religion ; au lieu qu'il persista constamment dans son Apostasie, & qu'il n'en sacrifia pas moins aux Idoles. Cet aveuglement, cette opiniâtreté, est vraiment surprenante. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que JULIEN malheureusement n'est point le seul, qui ferme les yeux à la Lumière. Combien d'Esprits forts savent & conoissent tous les Miracles de l'Evangile, & ne se rendent pas à leurs Témoinages ? C'est que, semblables à PHARAON, ils pensent les détruire par des prestiges ; ou come HERODE, ne s'en informent que par curiosité, sans vrai desir

de conoitre la vérité; ou come les Phari-
fiens n'en veulent avoir conoissance que pour
les combatre. Si donc PHARAON ne s'est
pas tendu aux Miracles operés par MOISE;
si HERODE & les *Juifs* à ceux de J. C. &
tant de Princes Païens à ceux qu'il faisoit
operer par les Apôtres & leurs Successeurs,
est il étonant que JULIEN soit resté dans son
aveuglement ?

Cette Critique est déjà plus étendue, qu'on
ne se l'étoit proposé d'abord, mais les Con-
siderations que nous examinons sont si rem-
plies d'erreurs, qu'on ne finiroit pas, si l'on
vouloit les reprendre toutes; on va finir
donc par les preuves de la cruauté de JULIEN
dans la Persecution, qu'il suscita ou autorisa
contre les Chrétiens, contre le sentiment de
l'Auteur, qui par prévention ou par aveu-
glement, n'a trouvé que des qualités admi-
rables, dans un Prince dont les défauts ont
été si grands, qu'on n'en sauroit assez dire
de mal: C'est le sentiment de l'Auteur de
l'Abregé de l'Histoire Eclésiastique, duquel
l'on va transcrire les traits suivans, tout
oposés au *Genevois*.

Dès que JULIEN fut monté sur le Trône
des *Cesars*, il entra come un furieux dans
la Ville de *Constantinople*, où il fit mourir la
plûpart des Amis de CONSTANTIUS, con-

danina les autres à de grosses amendes (*.) Il fit souffrir à l'Eglise un nouveau genre de persécution. Il en entretenit les Divisions ; il exclut les Chrétiens non seulement des Honneurs, mais des Etudes. Les Supplices furent ménagés, & ordonnés sous d'autres prétextes que celui de la Religion : Les Chrétiens demeurèrent fidèles à leur Empereur (**.)

„ Cette Année (362) plusieurs Chrétiens
 „ souffrirent le Martire. JULIEN, qui con-
 „ noissoit leur fermeté, avoit défendu qu'on
 „ leur fit aucune violence, ne voulant pas
 „ leur procurer l'honneur du Martire ; ainsi
 „ il n'y eût point de persécution ouverte :
 „ Mais les Païens, enhardis par la protec-
 „ tion de l'Empereur ; se portèrent à de
 „ grandes violences contre les Chrétiens : A
 „ *Heliopolis*, en *Phénicie*, des Vierges con-
 „ sacrées à Dieu furent exposées toutes nues
 „ à la vûe & aux insultes du Peuple ; en-
 „ suite on leur ouvrit le Ventre, & y aiant
 „ jetté de l'orge, on le fit manger par des
 „ Pourceaux (***) Il suffit de ce trait pour
 mar-

(*) Hist. de l'Abé LENGLET.

(**) M. BOSSERT Discours sur l'Hist. Univ.

(***) *Abrégé de l'Hist. Ecl.*

marquer le Caractère de la *Clémence réfléchie & raisonnée*, -(*) de JULIEN, & il ne prouve pas mal l'horreur que JULIEN conserva pour l'intolérance & la Persécution (**.)

Mais continuons l'Apologie de ce Prince :
 „ Après sa mort on trouva dans les lieux
 „ les plus secrets du Palais, dans des Puits,
 „ & dans des Fosses, des Corps d'Enfans
 „ de l'un & de l'autre Sexe disséqués, pour
 „ des Opérations magiques, & des Cofres
 „ remplis de Têtes humaines „ (***) Si
 son air doux & asable prévenoit en sa faveur, tous ces faits n'annoncent guère sa compassion pour les malheureux. Un Prince, dans lequel les superstitions ont étouffé les sentimens de l'humanité, peut-il être proposé pour un Prince *digne de gouverner*? Apparemment que Mr. de MONTESQUIEU n'a point connu ces défauts, car les connoissant, auroit-il pû, sans révolter le Bon-Sens, dire, *Qu'il n'y eût jamais de Prince plus digne de gouverner*(****)?

JULIEN en Politique, tolera les Erreurs, qui déchiroient le Christianisme, come un

(*) Pag. 609.

(**) Pag. 608.

(***) Hist. Ecl.

(****) Pag. 603.

moien de détruire les Chrétiens les uns par les autres ; & c'est cette Tolerance prétendue que l'on admire ; on n'oseroit soupçonner que ce soit dans les mêmes intentions de JULIEN ; le Chrétien ne fera jamais énémi de sa Religion ; laissons ces projets inutiles aux Anti-chrétiens ?

Après tout ce qui précède , qui croira , que JULIEN ait voulu faire passer dans la Religion Païenne , ce que la Chrétienne a de bon ; lui qui ne s'est pas contenté de faire tous ses efforts pour la faire tomber dans le mépris , mais qui a même composé un Ouvrage contre ? Allier le *Paganisme* avec le *Christianisme* , c'est allier le Mensonge avec la Vérité , *Baal* avec l'Arche d'Alliance , les Ténèbres avec la Lumière , la Folie avec la Raison : La Religion Chrétienne est trop pure pour souffrir aucun alliage : Tout ce qui ne sort pas de son sein même , porte évidemment le Caractère de fausseté : Une Religion toute Divine ne sauroit s'acomoder aux Réveries Humaines.

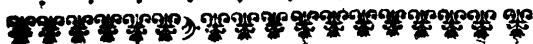
La Religion Chrétienne est , suivant Mr. de MONTESQUIEU , le premier Bien. Si elle est le premier Bien , elle est toute bone ; elle ne peut rien avoir de mauvais. Qu'est-ce que l'Auteur entend par le Bon , que JULIEN vouloit faire passer dans le Paganisme , & le *Mauvais* , qu'il ne vouloit pas. Ce Lan-
gage

gage me surprend. Est-ce que l'on prétend que les erreurs des *Ariens* & des *Manichéens* étoient le *Bon*, ou le *Mauvais* de la Religion? Quoique l'on dise, c'est une impiété, car il ne faut point attribuer à la Religion, les Erreurs des particuliers, qui s'en séparent. *MANE'S* & *ARIUS* enseignoient des Dogmes si Anti-Chrétiens, qu'on ne peut les envisager que come les Enemis de J. C. Jamais l'Eglise n'a trempé dans leurs erreurs; Conduite par la Sageffe elle même, sa Doctrine est toujours la même; elle ne varie jamais. Il n'y a que ceux, qui trompés par une vaine Philosophie, s'élèvent au dessus d'elle, qui soient sujets à varier dans leurs Principes. Plus ils consultent leur foible Raison, plus ils s'égarerent. Dès que la Raison est persuadée de la Révélation de la Religion, c'est imiter les *Capharnaïtes*, que de dire *Comment cela se peut-il faire?* Quoi de plus raisonnable que de se soumettre à la Parole de Dieu? L'examiner, c'est disputer avec lui. Qui est l'Home, pour oser l'aprocher de si près? Croïons avec soumission, ou bien attendons nous aux reproches justes, qu'il fit à ses premiers Disciples, qui doutoient de sa puissance: *Gens de peu de Foi* (*.)

F R I B O U R G.

S 4

(*) Matth. VIII. 26.



L E T T R E

A Mr. DE DANGEUL , *Gentilhomme ordinaire du Roi , Maître des Comptes , Membre de l'Acad. R. de Suède &c.*

M O N S I E U R ,

VOiager pour conoitre l'Histoire des Nations, leurs Mœurs, leurs Loix & leurs Intérêts; s'instruire ainsi des progrès de l'Esprit humain, dans les Arts & les Sciences, est une entreprise digne d'un Homme sage & d'un Citoyen vertueux. Ainsi voiageoient autrefois les Philosophes & les Législateurs, & c'est ainsi, *Monsieur*, que vous avez paru parmi nous. Vous desirez encore de savoir quels sont nos principaux Historiens, ceux dont un Etranger peut se contenter, pour former la Bibliothèque Helvétique. Je vais tacher de vous satisfaire en peu de mots.

Je comence par les Chroniques, qui sont come les Archives de notre Histoire. Celle d'*Oegidius Tschoudy*, Gentilhomme du Canton de *Glaris*, Land-Aman ou Chef du même

me Canton, est la plus ancienne. On y trouve ce qui s'est passé de plus remarquable en Suisse & en Allemagne, depuis l'an 1000. jusqu'à l'année 1470. Il y règne de la fidélité, de l'exactitude & de la naïveté. Cét Ouvrage est estimé, même en Allemagne. Il y a grand nombre d'Actes, de Diplomes & de Pièces originales tirées des Archives & des Couvens. Ce Manuscrit a été enfin imprimé en 1734. à Bâle, chés J. J. Bischof, en deux Volumes in folio.

On a aussi publié à Berne, en 1743. une autre Chronique chés Fatscherin, in folio, avec des Figures. Elle est de Thiebaut Schilling, Chancelier de la République. C'est l'Histoire de son tems, depuis 1468, jusqu'en 1480. Il raconte en particulier la Guerre de Bourgogne contre le Duc CHARLES LE HARDI, come témoin oculaire. Toutes ses Narrations ont un air de vérité, & sont sans art; mais aussi sans liaisons.

Un autre Chancelier à Lucerne, nommé Péterman Etterlin, a composé une Chronique qui s'étend jusqu'à l'an 1499. Elle paroit fort propre à éclairer l'Histoire de son tems, qui y est bien détaillée; mais il ne donne aucune preuve de tout ce qu'il débite sur l'Histoire ancienne de la Suisse. On en a une Edition de Bâle, de 1752. in folio,

chés *Eckenstein*, procurée par les soins de Mr. le Professeur *Spreng*. Le stile & le langage de ces Chroniques est très différent de l'Allemand moderne & est presque inintelligible, pour qui n'a pas fait une étude de la Langue de ces Siècles.

Jean Stumpf de *Zurich*, y a fait imprimer en 1548. chez *C. Froschoner*, une Chronique immense in folio divisée en 13. Livres. Dans les dix derniers, il entre dans des détails qui ne peuvent intéresser que les *Suisses*. On y voit une Description de la Suisse & de ses Alliés, du Climat, de ses Habitans & des Animaux du Pais, du cours des Rivières, des Montagnes & des Châteaux. On y trouve les principaux Evénemens arrivés en chaque lieu, le nom de toutes les Familles nobles avec leurs Armes. On y voit ces Armoiries en Figures, des Portraits d'Hommes illustres gravés, des Actions remarquables & certains Lieux. Le Langage & les Figures se ressentent du Siècle de l'Auteur.

Christian Vurstisen, Professeur en Mathématique à *Bâle*, y a fait imprimer en 1580. chés *Henri Petri* une Histoire de sa Patrie, qui est estimée : Elle s'étend jusqu'à l'année de la publication. On y trouve aussi la description du Pais, & les Armes de la Noblesse. Le détail qu'on y voit du Concile de *Bâle* est fort curieux.

Mi.

Michel Stettler de Berne nous rapproché déjà un peu plus de nos tems. Ses Annales renferment ce qui s'est passé de plus remarquable en *Suisse*, depuis la fondation de la Ville de *Berne* en 1191. jusqu'en 1627. Elles ont été imprimées cette même Année à *Berne*, en deux Volumes in folio. Il paroit toujours Historien fidèle & instruit. Le Procès intenté en 1507. & terminé en 1509. contre les Dominicains de *Berne*, y est exposé fort au long: C'est de-là que *Ruchat* l'a tiré: Il en a donné l'abrégé à la fin du VI^me. Tome de son *Histoire de la Réformation de la Suisse*,

On a en deux Volumes in 4^{to}. une *Histoire générale du Monde*, & une *Histoire particulière du Canton de Soleure*, imprimées en 1666. chés *J. J. Bernard*. Cet Ouvrage est du Chevalier *François Haffner*, Chancelier à *Soleure*. Il y a une description exacte de la Ville, des Bailliages, des Eglises, & des Couvens du Canton, avec des Figures; mais on y lit aussi des Fables, qui ne font pas honneur au jugement de l'Auteur.

J. Henri Rhann, de *Zurich*, y a fait imprimer en 1690. dans l'Imprimerie de *Simler*, un fort bon Abrégé de l'Histoire de la *Suisse* jusqu'à ce tems là. C'est un gros Volume 8vo. Il cite les Auteurs & les sources où il a puisé.

J. Rodol.

J. Rodolph de Waldkirch, de *Bâle*, Professeur en Droit à *Berne*, a envisagé l'Histoire Helvétique dans un point de vûe différent ; mais très utile. Il s'est proposé de faire l'Histoire du Droit public du Pais. Son Ouvrage est imprimé à *Bâle*, en 1721. chés *J. G. Konig*. en 2. Volumes 8vo. Elle s'étend jusqu'à l'Année 1718. Le Gouvernement de la *Suisse* y est bien développé, avec les Traités réciproques & les Alliances étrangères.

Jacob Lauffer, de *Zoffingue*, Professeur en Belles-Lettres à *Berne*, mérite un rang distingué entre les Historiens de la *Suisse*. Il embrasse par des Conjectures probables les tems les plus reculés & les Antiquités de la *Suisse* : Parvenu aux Siècles plus connus, il donne une Histoire suivie jusqu'à l'Année 1657. Une mort subite a empêché cet Auteur de retoucher, d'abrèger & de finir son Ouvrage. Cet Ouvrage postume a été imprimé à *Zurich*, en 1736. en XIX. Volumes in 8vo. par les soins de *M. J. G. Altman*, son Successeur dans la Chaire de Belles-Lettres. Il règne dans ce Livre, de la clarté, de l'ordre & de l'exactitude. Il y a même souvent du tour & de l'agrément dans le style. On lui a reproché de n'avoir pas cité ses Garans, quoiqu'on n'ait pas pû l'accuser de fautes essentielles. On

On a imprimé depuis lors à *Zurich*, en VI. Volumes 8vo. une *Bibliothèque Helvétique* en Allemand. On trouve dans ce Recueil quelques Morceaux curieux, & un grand nombre d'inutiles, & des Réflexions sur quelques uns des Historiens de la *Suisse*.

On a aussi publié, dans la même Ville, plusieurs Volumes de *preuves ou d'explications pour l'Histoire de Lauffer*. Il y a de même dans ce Recueil, parmi quelques Pièces utiles, plusieurs autres peu dignes d'attention.

M. *Engel*, ci devant Baillif d'*Arberg*, & qui a été Bibliothécaire à *Berne*, Magistrat savant & laborieux, rassemble depuis long-tems tous les Actes publics qui se rapportent à l'Histoire générale & particulière de la *Suisse*. Déjà il en a une Table ou un Catalogue alphabétique fort étendu : Il seroit à souhaiter qu'il le publiât en attendant qu'il pût faire un choix des Actes mêmes les plus importans, pour les faire imprimer aussi.

En 1740. *Gabriel Walser*, Pasteur à *Speicher*, a fait imprimer à *St. Gall*, une bonne Histoire du Canton d'*Appenzel*. C'est un Volume 8vo. avec les Cartes Géographiques nécessaires. Tout ce qui regarde le Gouvernement, la Religion & les Usages du Pais y est fort bien exposé : Mais l'Auteur ne paroît pas assez instruit dans ce qui
se

se rapporte à l'Histoire naturelle en général, & aux Fossiles en particulier.

Il paroît une nouvelle *Histoire de la Suisse* en Allemand, qui tiendra lieu de toutes les autres. Le stile en est pûr, l'ordre exact; la vérité & la précision y règnent. Si l'Auteur étoit moins de mes Amis, je le louerois d'avantage : C'est le Traducteur élégant des Poésies du Grand HALLER, M. Bernard Tscharner. Il n'en a paru encore que 2. Vol. imprimés in 8vo. à Zurich en 1757. & 1758. Le second va jusqu'en 1481. Dans l'Introduction, il parcourt les Révolutions de la Suisse, sous les Romains, les Bourguignons, les Francs & les Alamannes. Il comence son Histoire à la première Confédération des trois Cantons. On attend avec impatience la continuation de cet Ouvrage, & il est à souhaiter qu'il soit traduit en François.

En voilà bien assés sur les Ecrivains Allemands de l'*Histoire de la Suisse*. Je vous épargne, Monsieur, le Catalogue ennuyant de plus de 500. autres Auteurs, qui ne peuvent intéresser que les Habitans du País, à qui il importe souvent d'aprofondir certains usages ou quelques faits. M. Théophile Emanuel Halter, Fils du célèbre Albert Haller, nous prépare un Catalogue raisonné des Historiens de la Suisse, où il entrera dans tous ces détails.

Pour

Pour exécuter son projet il rassemble en Livres imprimés & en Manuscrits tout ce qu'il trouve sur la *Suisse*. M. ROSSELET, Docteur en Droit & Avocat en Conseil Souverain à *Berne*, a aussi formé une fort belle Bibliothèque d'Ouvrages sur la *Suisse*. L'un & l'autre mériteroient d'être encouragés & favorisés dans leurs recherches.

Je passe aux Historiens Latins. Nous avons un Recueil des principaux. Il a été imprimé in folio à *Zurich* en 1735. chés les *Orell*, sous le Titre de *Thesaurus Historie Helveticæ* &c.

La première Pièce de ce Recueil est la Chronique d'un Moine Franciscain de *Vinterthur*, nommé *Jean*, dont l'Original est dans la Bibliothèque de *Zurich*. Elle embrasse surtout les Evénemens de l'*Allemagne*, depuis l'Empereur FREDERIC II. jusqu'à l'Année 1348.

A la naissance de l'Imprimerie, on publia les Oeuvres de *Félix Hemmertein*, ou *Malleolus*, en 1434. On y voit un Dialogue latin, qui reparoit ici, de l'Origine des *Suisses*, de leur Confédération & de leurs Actions.

L'Histoire des Guerres des *Suisses* contre *Charles le Hardi* & *Maximilien* son Gendre, par *Bilibaldus Pirckheimer*, est la troisième Pièce de ce Volume. La

La Description de la Suisse en Vers Latins de *Henri Loritus Clarendus* méritoit de reparoitre ici , avec le Comentaire d'*Oswald Myconius* de Lucerne.

Les trois Ouvrages de *Jostas Simler* de Zurich qui suivent , sont encore plus utiles , & très connus : C'est sa *Description du Valais* , en deux Livres , son *Comentaire sur les Alpes* , & sa *République des Suisses* , en deux Livres. On a une vieille Traduction Françoisé fort désagréable du dernier de ces Ouvrages , qui est très bien écrit en latin (*.) Le célèbre *De Thou* fait un fort bel Eloge de *Simler*. Une mort prématurée l'empêcha de finir une Histoire générale des *Suisses* , à laquelle il travailloit.

Les *Antiquités & l'Histoire des Suisses* par *François Guilliman* , & ses *Origines sur la Maison de Habsbourg ou d'Autriche* , sont aussi deux Ouvrages de réputation.

La dixième Pièce de ce Recueil Historique est la *Chronologie Helvétique* de *J. Henri Suicer* , depuis l'an du Monde 1656. ou 2314. ans avant J. C. jusqu'à l'année 1607. de l'Ère Chrétienne. Cet Ouvrage est utile & exact.

Jean Batiste Plantin , Citoyen de *Lausanne* ,
écri-

(*) Elle a paru à Genève en 1639. in 12.

écrivit à *Château d'Oex*, dans le *Dalliage de Sane*, ou de *Gessenay*, pendant qu'il y-étoit Pasteur, une *Histoire de la Suisse ancienne & moderne*. Son stile est pur, facile & simple. Il donna ensuite un *Abrégé* de cet Ouvrage en François, mais il s'en faut beaucoup qu'on ne le lise avec le même plaisir. Ce dernier parût à *Genève* en 1616. sous ce Titre, *Abrégé de l'Histoire générale des Suisses, avec une Description particulière du Pais &c.*

Un Auteur pseudonyme, caché sous le nom de *Feregrinus Simplicius Amerinus*, a écrit sur la Guerre Civile des *Suisses* de l'année 1648. Cet Ouvrage termine ce recueil. Les uns l'attribuent à *Walther Schnorf de Bude*; d'autres à un Chanoine de *Constance*, nommé *Pappus*. L'Auteur paroît fort instruit; mais les Réformés l'acusent d'un peu de partialité.

Je passe, *Monsieur*, aux Auteurs qui ont écrit en François, & qui peuvent le plus vous intéresser.

L'*Histoire de Genève*, par *Spon*, mérite, à bien des égards, de tenir le premier rang. La dernière Edition est de 1730. en 2. Volum. in 4to. & en 4. Volumes in 12. On y a ajouté des Notes très-curieuses, des Pièces justificatives importantes, & un Mé-

moire de M. *Fatio*, sur l'Histoire naturelle des Pais, qui environent le Lac Léman. On y trouve des Cartes, des Plans, des Inscriptions & quelques Figures.

M. *Ruchat* occupera aussi toujours une place honorable parmi les Historiens de la *Suisse*. Son premier Ouvrage fût une petite Histoire Eclésiastique du Pais de Vaud. On y trouve la Succession des Evêques de *Lausanne*. L'Histoire de la Réformation de la *Suisse* parût en VI. Volumes in 12. à *Genève* en 1727. L'exactitude des faits, qui forme la partie essentielle d'une Histoire, s'y trouve. Mais son stile est toujours dur & son zèle quelquefois un peu trop ardent. Il est sans doute aussi trop long sur les Controverses, quoiqu'elles y soient moins déplacées que dans une Histoire Civile, où elles ne semblent pas supportables. Il a laissé en Manuscrit, un Supplément à cette Histoire, une Continuation & des Eclaircissements. Cet Ouvrage est dans la Bibliothèque de *Berne*. Il seroit à souhaiter, que de tout cela on fit un Corps d'Histoire abrégée & qu'on la réduisit à IV. Volumes in 12. Cet Ecrivain laborieux pensoit encore à publier une Histoire Civile de la *Suisse*. Son Manuscrit est aussi dans la Bibliothèque de *Berne*. On réduiroit de même son Ouvrage à la moitié.

si on en retranchoit les détails sur l'Histoire étrangère à celle dont il ne devoit pas s'écarter.

M. Ruchat est aussi l'Auteur des *Délices de la Suisse*, Livre qui fut imprimé la première fois en 1714. à *Leide* en IV. petits Volumes in 12. Il se déguisa sous le nom de *Gottlieb Kypfeler de Munster*. La même année parût à *Amsterdam*, *l'Etat de la Suisse*, traduit de l'Anglois: Ouvrage de M. de *Stanian*, qui étoit Envoié du Roi de la *Grande-Bretagne* en *Suisse*. La partie historique de cet Ouvrage est tirée de *Simler* & de *Plantin*. M. *Altmann*, aidé par un des Grands Magistrats que la République de *Berne* ait eü, joignit ces deux Ouvrages, y ajouta les Mémoires qui lui furent communiqués, & fit ce Livre qui fut publié à *Amsterdam* en 1730. en quatre Volumes in 12. avec des Cartes & des Figures, sous le titre d'*Etat & Délices de la Suisse*. Un Pasteur du Canton de *Berne*, Homme très versé dans l'Histoire de sa Patrie, avoit fait divers Recueils sur ce sujet. On en tira ce qui regardoit l'état ancien & moderne de la Ville de *Berne*, & on fit un Recueil sous le Titre de *Delicia Bernæ*, qui fut imprimé en Allemand en 1732. à *Zurich* in 12. C'est l'Ouvrage de M. *Ruchat*, qui a donné lieu à

ceux-ci; c'est pour cela que nous en parlons dans le même article.

En 1747. M. De Bochat entreprit ses Mémoires sur l'Histoire ancienne de la Suisse. Il s'atache principalement à prouver en trois gros Volumes in 4to. que la Suisse a été primitivement peuplée par des Colonies de Gaulois ou des Celtes. On y trouve aussi quelque chose sur l'Helvetie soumise aux Romains.

Le premier Tome de l'Histoire des Helvétiens ou des Suisses par M. le Baron d'Alt de Tieffenthal fut imprimé en 1749. à Fribourg, in 12 & il a été suivi de 9. autres; le 10. a paru en 1753. C'est la première & la seule Histoire universelle des Suisses qui ait été publiée en François. Tous les Réformés reprochent à l'Auteur sa partialité en faveur des Catholiques, & il seroit à souhaiter que cet Illustre Magistrat, dont le caractère est d'ailleurs si doux & si aimable, se fût garanti des effets trop sensibles de son zèle pour sa Religion.

M. le Baron de Zur-Lauben, Auteur de l'Histoire militaire des Suisses au Service de France, mérite aussi une place honorable parmi les Historiens de la Nation. Il donna le premier Tome de son Ouvrage à Paris en 1751. in 12. Les 9. autres ont paru successivement.

cessivement. On trouve, dans le premier Volume, une idée de la Constitution du Corps Helvétique, un précis de son Histoire depuis son origine jusqu'en 1514. & un Tableau des Alliances entre la France & le Corps Helvétique. On voit, dans les Volumes suivans, l'Histoire des divers Corps de Suisses, qui ont été au Service de France, & celle des Officiers qui les ont comandé. Enfin on y fait l'Histoire générale des Guerres de la France, où les Suisses se sont trouvés, depuis LOUIS XII. jusqu'à LOUIS XV.

L'Histoire de la Confédération Helvétique par M. *Alexandre Louis de Watteville*, Bailif du Comté de *Nidau*, Ouvrage qui a paru à Berne en 1754. en deux Volumes in 12. est suffisamment connu par ce que les Journaux en ont dit. J'en ai en particulier donné l'Extrait dans la nouvelle *Bibliothèque Germanique*.

Les *Fragmens Historiques de la République de Berne*, publiés par les *Editeurs du Journal Helvétique*, en 1736. & 1737. nous présentent dans la suite des Avoiers l'Histoire du Canton. Il seroit à souhaiter qu'on rassemblât cet Ouvrage utile, dans un seul Volume (*.)

T 3

Après

(*) Note des Edit. Plusieurs Persones ont été dans

Après tant de noms illustres & célèbres je n'ai garde de placer le mien. J'aurois cependant envie de tenir une petite place parmi ceux qui ont écrit sur la Suisse par une fort petite Brochure sur les Langues anciennes & modernes de la Suisse, & en particulier du *Pais de Vaud*. Cette Pièce a paru à Genève cette Année in 8vo. On y voit un Tableau des Révolutions de la Suisse, par rapport aux Langues.

Voilà, *Monfieur*, plus de Livres qu'il ne vous en faut pour former votre Bibliothèque Helvétique.

Je me hate de finir une Lettre, que vous trouverez peut être trop longue, en vous assurant de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monfieur,

Votre très humble & très obéissant Serviteur

E. BERTRAND.

BERNE 1er. Fév. 1759.

dans les mêmes idées que l'Auteur de cette Lettre, & c'est à leur sollicitation que nous venons de rassembler en un seul Vol. la 1ere Partie des *Fragments Historiques de la Ville & République de Berne*, qui se trouvoit par parcelles dans les *Mercuries Suisses* de l'Année 1736. Cette nouvelle Edition a été rectifiée & augmentée. Elle va sortir de la Presse.



AUX E D I T E U R S ,

A l'occasion d'une Lettre de M. ROUSSEAU contre la Comédie & des Réponses que Mrs. MARMONTEL & LAVAL lui ont faites.

IL y a long tems , MESSIEURS , que vous ne nous donés plus d'Extraits ; cependant, vous nous en avés doné quelquefois de fort bons : Vos Lecteurs sont bien aises d'avoir une idée des principaux Ouvrages qui paroissent & qu'en traçant les traits qui en font le caractère , soit en bien soit en mal , vous leur épargniés la peine de lire ce qui n'est ni utile , ni agréable , ni essentiel.

Il paroît aujourd'hui , outre la Réponse de M. MARMONTEL à Mr. ROUSSEAU , qui est inserée dans le *Mercur de France* , & qui est polie & fort bone , une autre Replique , qui fait du bruit , & qui mérite en éfet quelque attention , quoiqu'elle ne soit que d'un simple Comédien de *Lion* , nommé LAVAL. - J'ai dessein d'en faire une courte analise. Come en réfutant l'Ouvrage de M. ROUSSEAU contre la Comédie il a soin

de rapporter ses propres paroles , cet Extrait sera en même tems celui du Livre de ce célèbre Ecrivain (*.) Je le citerai mot à mot autant qu'il me sera possible , afin de conserver la force & l'énergie de ses Pensées & de son Stile ; mais come je tache d'abrèger , cette matière n'étant pas du goût de tout le Monde , & le *Journal Helvétique* exigeant de la variété , je me bornerai à indiquer fidèlement l'idée , lors qu'une exposition plus étendue seroit inutile & ennuyeuse : Mon principal soin sera de supprimer , tout ce qu'il y a de trop amer & de personnel dans la Réponse de M. LAVAL à M. ROUSSEAU.

La Critique n'est plus qu'une noire manie
Si l'Autèur de son fiel n'adoucit l'apreté ;
Loin de nous montrer son génie
Il montre sa malignité,

Il me semble qu'il est nécessaire de dire
d'abord

(*.) Je l'ai déjà publié , mais je suis obligé de le répéter encore. Personne n'estime plus que moi le savoir , le génie , & la probité de M. ROUSSEAU ; mais je ne le crois pas infallible. Il aime , dit il , ses Devoirs & sa Patrie : J'en suis persuadé , mais quelquefois un zèle amer mène trop loin. Je chéris aussi ma Patrie , c'est pour cela que je ne pense pas toujours come M. ROUSSEAU.

d'abord le sujet de cette Dispute Littéraire , & de remonter à son origine. M. d'ALEMBERT, dans le VII^{me}. Volume de l'Encyclopédie , jugea à propos , dans l'Article de Genève (*), après avoir fait , en grand Maître , le Tableau de cette République , de proposer d'y établir une Troupe de Comédiens , qui y seroit sédentaire : Il y expose ses raisons , & leur donne un air de vraisemblance , propre à persuader , ou du moins à éblouir. M. ROUSSEAU , qui est bien éloigné d'être de cet avis , crût , qu'en qualité de Citoyen , qui aime ardemment sa Patrie , il ne lui étoit pas permis de se taire en cette occasion. Il répondit donc à Mr. d'ALEMBERT & le fit avec cette Eloquence , & cette espèce d'Enthousiasme qui semble devoir porter la conviction dans les Cœurs & dans les Esprits ; mais , entraîné par le feu de son Imagination , il s'est permis quelques Digressions , qui paroissent hors de place ,

T 5

quel-

(*) Il ne me convient pas de relever ici ce que dit M. d'ALEMBERT sur la Religion prêchée à Genève ; Mrs. nos Pasteurs se sont pleinement justifiés des imputations hasardées par Mr. d'ALEMBERT , & l'ont fait avec beaucoup de modération & de sagesse. Ce que dit M. LAVAL sur ce sujet , dans son avis au Lecteur , est une épisode assez inutile & déplacé.

quelques hiperboles , & peut-être quelques sophismes , qu'on voudroit bien ne pas trouver , dans une Discussion philosophique , & come il n'y a que la Vérité & la Raison qui aient droit de persuader , on voudroit qu'il eût supprimé des traits trop forts , qu'il lance contre les Comédiens. Il a peut-être regardé ces traits come des Figures de Rhétorique; mais ils ne font point & ne peuvent être des ornemens convenables.

On voudroit encore , que M. ROUSSEAU, qui a beaucoup de génie & une grande intelligence du Théâtre *François* , pour lequel il a travaillé avec succès , en eût balancé , mais sans partialité , les inconvéniens avec l'utilité ; que sans dissimuler les abus , dont on convient assez généralement (*), il nous eût prouvé , que les bones Pièces , soit Tragiques , soit Comiques , sont incapables d'éclairer l'Esprit , de perfectioner le Goût , de corriger certains défauts , ou certains ridicules , & de porter à la Vertu. On ne parle point de ces Farces , remplies de jeux de mots & de fades allusions. Elles sont condamnées de tous les honêtes Gens , & tel-
lement

(*) Ces abus seroient les mêmes pour les Bals que M. R. veut introduire; nous n'aurions pas les Singes des grandes Villes , mais nous aurions les Baladins des petites.

lement décriées aujourd'hui, que le Théâtre est plus épuré & les bienséances mieux observées, que les Comédiens eux mêmes en ont honte, & n'osent ni les jouer, ni les annoncer.

On convient encor avec lui, que la Ville de Genève n'est ni assez riche, ni assez peuplée pour entretenir, toute l'année, une Troupe de Comédiens, lors même que les Mœurs des Comédiens & des Comédiennes seroient aussi régulières que Mrs. d'ALEMBERT & LAVAL l'exigent, qu'ils seroient soumis aux Loix Civiles & somptuaires, & que la dépense pour l'entretien des Acteurs & du Théâtre n'iroit pas au de-là de 36. mille Liv. par An, selon le plan & le calcul de M. LAVAL (*.) Cette Somme, il faut l'avouer, peut

(*) Le Livre de M. LAVAL contre M. ROUSSEAU est imprimé à la Haze 1758. Il contient 189. pag. mais je suis persuadé, que si l'Auteur eût voulu éviter les digressions & les raileries, ce qui étoit mieux, il auroit tout dit en 100. pages, mais il y a de bones choses dans ce Livre. Le projet de M. LAVAL consiste à réduire le nombre des Comédiens sédentaires à Genève, à 15. & à donner aux 6. principaux 1000. Ecus d'apointement & 2. mille Liv. aux autres. Il veut établir sur eux un Directeur, qui choisira les Pièces, & aura inspection sur les Comédiens.

peut être mieux employée, & quoi qu'elle ne fit que circuler, & qu'elle ne sortit point de la Ville, elle a des besoins plus pressans & plus nécessaires. On a blâmé les *Athéniens* d'avoir consumé, pour l'entretien de leur Théâtre, des Richesses, qui auroient dû servir à paier des Soldats, pour la sûreté d'*Athènes*, & quoique graces à Dieu, nous ne soions point en de telles circonstances, il faut éviter de tomber dans la même faute. En donnant trop au superflu on peut manquer au nécessaire. Le devoir doit aller avant le plaisir, & le Théâtre ne peut être considéré que come un amusement légitime & innocent.

M. ROUSSEAU fait une Critique judicieuse de quelques Comédies & Tragédies, mais lors même que les fautes qu'il relève seroient réelles, il ne s'ensuit pas de-là que toutes les Comédies & toutes les Tragédies soient mauvaises (*.) Parce qu'on peut abuser

(*) On dira peut-être les Tragédies & les Comédies ne corrigent pas tous les défauts & tous les ridicules, puis qu'il y en a encore : Cela est vrai ; mais ce n'est pas la faute de l'Art, c'est celle des Hommes qui ne peuvent être parfaits. Qu'il me soit permis d'ajouter, les Prédicateurs, quelques habiles qu'ils soient, ne corrigent pas tous les vices ; dira-t-on que la Prédication soit vaine & inutile ?

fer du Vin, & que quelques Persones s'enivrent, on ne doit pas en conclure que le Vin soit pernicieux. D'un principe vrai on peut tirer des conséquences fausses. *Les Anciens*, dit M. ROUSSEAU, *avoient des Heros, & mettoient des Hommes sur leurs Théâtres; nous, au contraire, nous n'y mettons que des Héros, & à peine avons nous des Hommes. Nous détruisons, sur le Théâtre, ajoutet'il autre part, les principes de la Justice & de l'Humanité.* Mais M. ROUSSEAU a-t-il oublié les Comédies de *Nanine*, de *Mélanide* de *Cénie*, de *l'Enfant Prodigue*, où l'Humanité est dépeinte avec des couleurs si vives & si touchantes? A-t-il oublié la Tragédie de *Mérope*, où toute la tendresse d'une Mère est si bien exprimée & développée? A-t-il oublié celle de *Alzire*, où ALVARES retrace à GUSMAN son Fils, les règles de l'Équité, & lui fait si bien sentir la beauté & l'utilité de ses Maximes, que les Spectateurs eux mêmes en sont pénétrés. Aussi son Fils, tout fier qu'il est, pardone genereusement à son Meurtrier, qui l'a blessé à mort.

M. ROUSSEAU a-t-il encore oublié la Tragédie qui a pour titre, *La Mort de César*. Ce Héros a toute la Clémence de l'Homme le plus humain. Il ne peut se résoudre à faire mourir aucun de ses Enemis: Il aime mieux s'ex-

s'exposer à tous les traits de leur haine. Ses sentimens de tendresse pour BRUTUS, font presque douter si ce Citoyen féroce n'a point comis un Crime en immolant CESAR à la Liberté & à la Patrie. CATILINA, NERON sont peints des plus noires couleurs.

Que M. ROUSSEAU vienne nous dire après cela, que la Tragédie amollit & abaisse l'Ame des Citoyens. Quoi de plus propre à élever leur Esprit, à lui donner de la force & de la noblesse, que la Tragédie de BRUTUS, où la Tiranie est peinte des plus noires couleurs. Qu'on lise encore celle qui a pour titre, *La Mort de Virginie*; on verra un Père, qui dans son désespoir, aime mieux ôter la vie de ses propres mains, à sa Fille, que de l'exposer aux horreurs de l'Esclavage; on verra la Liberté renaitre, pour ainsi dire, d'un Sang si précieux. On me permettra d'en citer quelques Vers. *Virginus, Père de Virginie*, s'adresse ici aux Romains, qui frémissioient de l'atentat du Décemvir APPIUS, qui vouloit enlever VIRGINIE à son Epoux, pour la réduire en servitude, & satisfaite la passion criminelle, qu'il avoit conçue pour elle.

Qu'est devenu Romains, votre noble courage.†

Oui,

Oui, la Mort, leur dit-il, vaut mieux que l'Esclavage:
 Et tout à coup saisi d'amour & de fureur,
 Il la prend dans ses bras; ce récit fait honteur!
 A la honte des fers dérobant sa Famille,
 Il plonge le poignard dans le sein de sa Fille,
 Et montrant aux Romains son bras ensanglanté,
 C'est ici l'Etendart de votre Liberté;
 Un Romain, leur dit-il, qui peut souffrir un Maître
 N'est qu'un Esclave abjet ou mérite de l'être.
 Ecrasons nos Tirans sous le poids de nos fers,
 Et que leur châtement instruisse l'Univers.

Il y a encore une excellente Tragédie du grand CORNEILLE, bien propre à inspirer l'amour de la Liberté, & l'horreur de la Tyrannie; c'est la Tragédie qui a pour titre *Sertorius*. Je n'ai rien lu au dessus de la Scène entre POMPE'E & SERTORIUS.

M. ROUSSEAU, Enemi déclaré du Théâtre, après en avoir été l'Admirateur (*), compare

(*) La plupart des objets ont des faces bien différentes: Vus à droite, ce sont de belles Persones; vus à gauche ce sont des Monstres. On les envisage même différemment à l'âge de 50. Ans, qu'on ne les envisageoit à l'âge de 20. ou de 30. Les maux & les chagrins défigurent terriblement les objets. M. ROUSSEAU dit qu'il n'est plus qu'une ombre, mais elle n'a rien d'affreux, & il donne encore, grâces à Dieu, des Signes de vie. Tout malade qu'il est

compare le dénouement de quelques Tragédies au Combat des Gladiateurs *Romains*, où l'on voioit l'Arène arrosée de Sang, mais vous savés mieux que Personne, lui répond M. LAVAL, que le Sang ne coule point sur le Théâtre, & qu'on se borne à une simple narration, toujours moins terrible que le Spectacle même. C'est un des préceptes de BOILEAU.

Ce qu'on ne doit point voir qu'un récit nous l'ex-
pose,

L'œil; en le contemplant, saisoit mieux la chose;
Mais il est des objets que l'Art ingénieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

M. de VOLTAIRE croit qu'on pourroit rendre la Tragédie plus utile, en la rendant plus terrible; mais l'Imagination tendre & délicate des *François*, se révolte à une peinture, qui excite trop d'horreur. On

a

est, il n'est pas toujours sur le ton sérieux; il se permet quelquefois la raillerie. Par exemple, lorsqu'il dit, qu'il faudroit lever une Armée de 100. mille Femmes pour remplacer 30. mille Hommes. Si on prend ces mots à la lettre, c'est une ironie affés piquante contre les Femmes; mais si cette ironie est allégorique, elle est plus piquante encore contre les Hommes.

a reproché ce défaut à M. de CREBILLON. En éfet, on ne peut life, & beaucoup moins voir représenter sa Tragédie d'*Atrée*, sans éprouver une émotion & un frémissement qui fatigue l'Ame. Pour rendre la Tragédie utile, il suffit que le Crime y soit puni, & la Vertu récompensée, ce qui arrive presque toujours.

M. ROUSSEAU rapporte une pensée de M. de MURALT qui a dit, *Que nous voions ordinairement sur le Théâtre d'autres Etres que nos semblables.* Il est vrai que les Auteurs, soit Comiques, soit Tragiques, sont quelquefois les Homes plus grands & plus petits qu'ils ne sont; mais M. R. ne tombe-t-il point lui même dans la même faute? Ne fait-il pas de nos premiers Péres des Géans, & de leurs Descendans des Pigmées? La différence est que M. R. parlant en Philosophe doit raisonner avec plus de justesse, qu'un Auteur de Comédies & de Tragédies, qui doit frapper l'Imagination par de grands traits, pour rendre les Vices plus ridicules ou les Vertus plus respectables. Mais le Spectateur ou le Lecteur fait bien remettre les choses à leur hauteur naturelle.

J'opose à M. ROUSSEAU, Citoïen de Genève, qui déclame si fort contre le Théâtre, l'illustre Poète ROUSSEAU, qui, dans un

âge où l'on est revenu des amusemens frivoles, s'exprime ainsi : *La fin du Poëme dramatique est sans doute la correction des Mœurs; & avec tout le respect dû à quelques Ecrivains célèbres de ces derniers Tems, qui ont osé avancer le contraire, on peut dire hardiment, où qu'ils n'ont point connu l'Art, qu'ils ataquoient, ou qu'ils n'en ont jugé que sur l'abus qu'en ont pu faire ceux qui l'ont pratiqué sans le conoitre.* Ne semble-t-il pas que feu M. ROUSSEAU ait prévu, qu'un Ecrivain fameux de son nom, médiroit quelques années après de la Comédie, des Comédiens & sur tout, des Comédiennes (*.)

Le mot de *médi*re m'est échappé après M. LAVAL qui se permet bien d'autres duretés; il faut les lui pardonner; les Comédiens ont été si cruellement maltraités dans la Réponse de M. ROUSSEAU, qu'il n'a pas droit d'attendre d'eux beaucoup de ménagemens: Cependant

(*.) M. ROUSSEAU dit sur les Femmes qui montent sur le Théâtre : *Il n'y a point de bones mœurs pour les Femmes hors d'une vie retirée & domestique. Toute Femme qui se montre se déshonore.* Mais lui convient-il, après avoir prononcé cette Sentence, de vouloir des Bals & des Danses. Les Femmes ne se montrent-elle pas autant que sur un Théâtre.

pendant un Officier très distingué par sa naissance, ses Lumières & son Esprit (M. de VAURE) a fait leur Apologie, & M. LAVAL a soin de la rapporter dans sa Replique à M. R. Je vai en citer quelques paroles. Pourquoi désaprouvons nous, dit-il, l'état de Comédien? Qu'a-t-il de deshonorant, de condamnable? Quoi! peindre les Passions, exciter l'admiration, émouvoir, attendrir, étonner, corriger, amuser, instruire son Siècle, divertir les honêtes Gens, seroit une bassesse! Aujourd'hui que le Théâtre est devenu le fleau du ridicule, des folies, des Vices, l'Ecole de la Vertu, ne mérite-t-il pas qu'on rende son estime & son amitié à ceux & à celles, qui se distinguent dans un Art, où pour exceller il faut réunir toutes les qualités du Corps, de l'Esprit, & du Cœur. Ne voïons nous pas les Persones les plus augustes par leur naissance, trouver un plaisir bien vif à représenter sur la Scène? Mais, dit-on, ils s'en amusent; ils n'en reçoivent aucun produit. Si les Comédiens étoient nés avec de la fortune, ils agiroient de même. Je demande quelle est la profession dans le monde, où le salaire n'est pas joint à la gloire? Pourquoi donc sera-t il deshonnéte d'être païé, en exerçant un Art pénible, utile & glorieux.

L'Art de la déclamation étoit si considéré à Rome, que les jeunes Gens de la plus haute

naissance, Je méloient parmi les Comédiens, & récitoient devant le Peuple. CICERON, ce Père de la Patrie, ce Consul illustre passoit une partie du tems que ses importantes occupation lui laissoient avec ESOPE & ROSCIUS, ses Amis, & fameux Comédiens. Il publie que c'est d'eux qu'il a appris l'art de parler en public. Ce même ROSCIUS obtint l'Aneau d'or, & le rang de Chevalier Romain, sans abandonner le Théâtre (*.)

En vérité je ne fais qu'oposer aux raisons de M. de VAURE & je ne fais coment on peut refuser de s'y rendre. M. ROUSSEAU lui même, qui est plein de candeur, & qui chérit la Vérité & la Justice, ne pourroit lui refuser son acquiescement, si ses infirmités ne lui donoient de la répugnance pour les plaisirs les plus innocens. La Maladie, les Douleurs, & la Vicillesse changent le goût.

La bone ou mauvaise santé,

Fait nôtre Philosophie.

J'en appelle de M. R. malade à M. R. en bone santé.

(*) Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Comédiens qui sont excommuniés en France ne le sont point en Italien, & que les Comédiens Italiens communient même tous les ans à Paris, dans l'Eglise de St. Sauveur; grace qu'on refuse aux Comédiens François; ce qui est étrange, & qui prouve bien la bizarerie de l'Esprit de l'Home.

Après tout , les Hommes font plus ou moins Comédiens ; ils jouent tous leurs rôles , ou d'une manière , ou d'une autre ; ils dissimulent leurs défauts , & font parade des Vertus qu'ils n'ont pas. Des Vertus aparentes cachent souvent des Vices réels. Ils se déguisent & se masquent sans cesse ; les Fourbes font des dupes , & après avoir trompé les autres , ils se trompent souvent eux mêmes. *La plus subtile sagesse se fait de la plus subtile folie ; il ne faut qu'un tour de cheville , pour passer de l'un à l'autre ,* dit MONTAGNE.

*Tant qu'à son Corps la pauvre Ame est soumise
Le plus grand Saint peut faire une sottise.*

Une humeur sombre , triste & sauvage n'est pas toujours un sûr garant de la Vertus cette humeur nous porte à mal juger du prochain , à écrire avec fiel , & à exageter ce qui nous semble défectueux(*.) Par exemple,

U 3

il

(*) M. ROUSSEAU me permettra d'emprunter ici ses paroles : *En voulant , dit-il , censurer les Ecrits de nos Maîtres , nôtre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés.* J'ajoute , mais aussi en voulant tout louer , un préjugé trop favorable nous fait consacrer come des beautés divines , des choses qui sont des fautes pour des Hommes de jugement. On n'accuse pas M. R. de louer trop. Il cherche les mauvais côtés des objets plutôt que les bons. Il ne cueille pas les fleurs , mais les épines , & forge des Monstres pour les combattre.

il me semble qu'il y a de l'hyperbole dans ces mots de M. ROUSSEAU *Le Savoir, l'Esprit le Courage, ont seuls nôtre admiration, & toi, douce & modeste Vertu, tu restes toujours sans honneurs.* Pas toujours : On estime le savoir, l'esprit, le courage, parce qu'ils sont utiles & estimables, lorsqu'on en fait un bon usage ; mais cela n'empêche pas qu'on n'aime & qu'on ne respecte la Vertu. On ne donne même jamais sur la Scène aux Méchants habiles le prix de l'estime publique due aux Gens de bien, ainsi que le dit M. ROUSSEAU. Dans la Comédie du *Méchant*, celui qui en fait le personnage est abhorré, au contraire *Ariste*, qui fait le rôle d'un homme sage, intéresse tous les Spectateurs. Il en est de même du tendre & du fortuné *Arsame*, dans la Tragédie de *Zénobie & de Rhadamiste*, l'une des meilleures du Théâtre Français. Tous les vœux sont pour ce Prince, & l'on voit avec plaisir, dans le dénouement de cette Pièce, que sa Vertu soit couronnée.

Ceux qui crient le plus contre la Comédie & les Acteurs sont souvent eux mêmes de grands Comédiens, & s'ils ne montent pas sur le Théâtre à *Karouge*, où à *Paris*, ils font du Lieu où ils sont, un vaste Théâtre. On fait le bon mot de MOLIERE, come il étoit sur le point de jouer la Comédie du

TARTUFE. Il reçût un ordre de M. de HARLAY Archevêque de Paris, qui défendoit de joüer cette Comédie; *Nous ne pouvons représenter aujourd'hui le Tartufe, dit MOLIÈRE aux Spectateurs, parce que M. l'Archevêque defend qu'on le joüe.*

Il y a des Gens pour qui c'est faire le bien, que de ne pas faire le mal. Ils sont médifans, parce qu'en multipliant le nombre des vicieux, ils espèrent se sauver dans la foule. L'Avarice les rend injustes, & l'Ambition usurpateurs. Pour ces Gens là, je ne vois rien de mieux que la Comédie; c'est du moins un amusement, qui peut les corriger, s'ils y font quelque attention, ou qu'ils ne soient pas incorrigibles. Et qui ne seroit touché, quand on voit dans la Comédie du *Glorieux* un Fils fier & Superbe se jeter aux pieds de son Père, que son orgueil avoit méconu, sous un extérieur simple & modeste. M. ROUSSEAU nous dira, peut-être, que les Bals & la Danse tiendront lieu de la Comédie. Je ne dirai presque rien sur ce sujet, parce qu'on en a déjà parlé. Je dirai seulement, que si les Bals étoient introduits à Genève, on y verroit étaler tout le faste du Luxe & de la Galanterie: Attitude indécentes, desir de voir, d'être vus, de plaire tout exciteroit les Passions.

On tente , on est tenté

Le Cœur a bien de la fragilité.

L'Amour seroit certainement de la partie, & y joueroit bien son rôle. Ces Bals sont d'ailleurs une innovation manifeste. Ils n'ont jamais été permis à Genève : Elèverons nous, dirai-je, à mon tour, sur les débris de l'ancienne simplicité, ces Monumens du Luxe & de la Moleste. M. ROUSSEAU qui craint, que si la Comédie étoit établie ici, on ne briguat, pour parvenir aux Emplois publics, le suffrage des Comédiennes, ne doit il pas craindre que, si le Bal étoit permis, on ne briguat aussi le suffrage des belles Danseuses, qui auroient bien des Adorateurs. Croit-il de bone foi la Danse utile & nécessaire? Tout ce qui est vain & inutile, est, selon lui, un très grand mal. Dans ces Bals, qui ne pourroient être que tumultueux par le nombre des Danseurs, des Danseuses & des Assistans, il faudroit des Gardes nécessairement pour prévenir ou réprimer le désordre; & les Soldats ruinent la Liberté, & cette précieuse Egalité, si chères à M. ROUSSEAU (*.)

Je

(*) Un Barbare, dit M. R. * * * auquel on vouloit la magnificence du Cirque & des Jeux établis à

Je suis étonné que ce célèbre & judicieux Ecrivain s'empresse si fort à pourvoir à l'amusement des Femmes : Il n'en a cependant guères bone opinion : Il traite les Femmes de qualité, de *Vivandières* ; elles ont, dit-il, si peu de pudeur, qu'elles ne gardent pas même les bienséances. Ce qu'il y a de singulier, mais qui est peut-être ironique, c'est qu'il condamne les Femmes à aler à la Guerre, come les Amazones ; c'est du moins leur prêter du courage, *elles se batront bien*, dit-il. A la vérité, il veut qu'on envoie cent mille Femmes, pour remplacer trente mille Homes, afin, dit-il, de pouvoir sacrifier les deux autres tiers, aux Maladies, & à la Mortalité. Excellente preuve d'humanité, & de sa tendresse pour le Beau-Sexe !

M. R. paroît plus humain, lorsqu'il permet aux Femmes de faire des Sociétés à part, crainte sans doute que le penchant à la Médisance & à la Satire, qu'il leur attribue, ne devienne

U 5

devienne

à Rome demanda, *Les Romains n'ont-ils ni Femmes ni Enfants ?* Ce Barbare avoit raison, dit M. MARMONTEL ; mais il auroit également condamné les Bals & les Cereles de Genève où l'on consume beaucoup de tems & d'argent. On y boit, on y joue, & l'on y politique trop. La Ville de Genève, ajoute M. MARMONTEL, n'a pas besoin de Dogues, pour veiller à sa sûreté, ni au maintien des Loix.

devienne contagieux. A la Vérité, il veut tourner au profit de la Société, cette pente funeste; il veut qu'elle soit un frein aux scandales publics, & que les Femmes fassent à Genève le même office que faisoient les *Censeurs à Rome*; en sorte que ce seront la Médifance & la Satire, qui seront la préser-vatif & l'épouvantail des Vices & des Scandales.

M. ROUSSEAU ne tombe-t-il point ici en contradiction avec lui même, car enfin pour faire l'office de *Censeurs*, il faut du moins de la probité, & voici ce qu'il dit: *En augmentant l'ascendant des Femmes sur les Hommes, en seront-ils mieux gouvernés? Le plus charmant objet de la nature, ajoute-t-il, le plus capable démouvoir un Cœur sensible, & de le porter au bien, c'est une Femme aimable & vertueuse, mais cet objet céleste où se cache-t-il?*

En un mot selon M. R. la Vertu du beau Sexe est un grand Problème: Il a plus de montre que de réalité (*.) *On accuse* dit-il,
Bun

(*) Afin qu'on ne m'impute pas de prêter quelque chose à M. ROUSSEAU, voici ses propres paroles. *La pudeur est ignoble & basse dans les grandes Villes: C'est la seule chose dont une Femme bien élevée*

D'un défaut les Sociétés des Femmes, c'est de les rendre médisantes & satiriques, & l'on peut bien comprendre en effet que les Anecdotes d'une petite Ville n'échappent pas à ces Comités féminins. On pense bien aussi, que les Maris absens y sont peu ménagés, & que toute Femme fêtée & jolie n'a pas beau jeu dans le Cercle de sa voisine. Mais les scandales qu'elles se font un plaisir de comenter & de répandre sont un épouvantail pour le Crime, selon M. ROUSSEAU. Cependant, la Médisance nomme les Masques que la Comédie laisse déviner.

Il ne rend guères plus de justice aux Hommes qu'aux Femmes; ce qui fait dire à M. MARMONTEL, en lui adressant la parole : Si je conoissois moins les Gens vertueux que vous avés fréquenté, vous m'en doneriez une idée éfroiable. Nous respectons, ajoute-t-il, une vertu dure & farouche; indulgente & sociale elle obtiendrait nôtre admiration.

Age d'or! brillante chimère, pourquoi n'existe tu que dans l'Imagination de M. ROUSSEAU?

M.

élevée auroit honte, & l'honneur d'avoir fait rougir un bonste Homme, n'appartient qu'aux Femmes du bel air. Quel éloge! Mais les Paradoxes les plus étonans coulent de la plume de M. ROUSSEAU.

M. LAVAL lui fait à peu près le même compliment, & ne peut s'empêcher de louer la supériorité de son Génie & son austère Probité, quoi qu'en qualité de Comédien, il ait beaucoup à s'en plaindre; *mais*, ajoute-t-il, *ne comptés vous pour rien les grossièretés, qui, dites vous, sont excusables parmi ceux qui disputent sans ménagemens. Vous assurés que l'Esprit acquiert par-là plus de justesse & de vigueur & que ce stile un peu rustaud est préférable à un stile poli.*

Pour moi je crois, avec M. LAVAL, & avec toutes les Persones éclairées & équitables, que cette *rustaucité* révolte les Esprits, & ne gagne pas les Cœurs; qu'elle nuit à la justesse, & ne fait qu'exciter la colère & la vengeance. La Critique ne doit avoir pour objet que la recherche de la Vérité, or cette recherche suppose & demande un Esprit droit, impartial & modéré; c'est ressembler à un Tigre, que de se plaire à déchirer son Adversaire, après l'avoir abatu à ses pieds. *Plus vous êtes éloigné du Vice, dit CICERON, plus vous devés être retenu dans vos paroles.* M. R. s'est il souvenu de cette belle Maxime, lorsqu'il décide que tout est mauvais dans les Comédies, & dans les Tragédies, & que celui qui fait le Rôle de Filou est bien tenté de devenir un Fripon? Pour être équitable, il

il devoit ajouter , que celui qui fait le personnage de vertueux, peut aussi le devenir.

Le célèbre Abé de ST. PIERRE, qui, à plusieurs égards, ressembloit beaucoup à M. ROUSSEAU, & dont on a dit que les projets étoient les Rêves d'un bon Citoyen, ne jugeoit pas si mal que lui de la Comédie & des Acteurs. Voici ce que dit ce Moraliste sévère dans le second Tome de ses *Anales Politiques* p. 544. *C'est toujours pour un Auteur être utile à la Société que de procurer du plaisir actuel à un certain nombre d'Hommes curieux.*

Un bon Auteur Comique ou Tragique, un bon Acteur sont actuellement utiles à la Société, quand l'un procure du plaisir à ceux qui lisent, & l'autre à ceux qui voient représenter une bonne Comédie, ou une bonne Tragédie.

Il y a parmi les Comédiens de fort honnêtes Gens. Le fameux MOLIERE étoit un Philosophe sage, éclairé. On croit qu'il a voulu peindre son caractère dans la Comédie du *Misanthrope*, sous le personnage d'ALCESTE. Ainsi loin d'avoir pour but de vouloir tourner la Vertu en ridicule, come le pense M. R. son objet étoit de la rendre plus estimable, & plus aimable, en corrigeant ce qu'elle peut avoir de dur & de farouche. M. de la NOÛE étoit aussi un Acteur sage & fort estimé. La Comédie est aujourd'hui si châtiée, qu'elle

qu'elle ne peut bleffer l'Oreille ni la Conscience d'un honête Home :

Quand on peint quelque trait de candeur de bonté ;
Où brille en tout son jour la tendre humanité ;
Tous les Cœurs sont remplis d'une volupté pure
Et c'est là qu'on entend le Cri de la Nature.

Lorsque le Spectateur applaudit à quelques paroles, qui semblent bleffer l'honêteté & la justice, ce n'est point au Vice, auquel il applaudit, mais au jeu & aux talens de l'Acteur. *Les Comédies modernes*, dit M. R. *instruisent beaucoup ; mais elles m'ennuient d'avantage ; autant vaudroit-il aller au Sermon.* Tous les Sermons l'ennuient donc, ainsi que les Comédies modernes qu'il met vis à vis. Pour moi, je déclare que les bons Sermons m'édifient & m'éclairent. A l'égard des Comédies modernes, que je me garde bien de leur comparer, je dirai come M. R. qu'elles m'instruisent, mais sans m'ennuyer, excepté les Farfes & les Danfes, qui m'ennuient beaucoup.

Après tout, M. R. convient qu'il faut quelque Amusement à l'Home, & que veut-il substituer à la Comédie ? Des Cercles, où dit-il, on joue, & l'on boit trop (*), des
Exer-

(*) Si l'on compare les inconveniens de la Comédie

Exercices militaires qui conviennent peu à notre situation & à la prospérité de notre Patrie, des Bals & des Danses puérides. Je ne dirai pas comē le Père LAMI, Bénédictin, *Il fait beau voir des Intelligences destinées à l'Immortalité, danser, gambader & faire les Baladins*, cela sent trop le Moine; mais il est certain, que les Bals auroient de grands inconvéniens. L'Homme cependant a besoin de récréation; n'en point prendre c'est misanthropie; en abuser, c'est vivre en *Sibarite*, c'est ériger des Autels à la Volupté; mais user sagement des plaisirs, c'est vivre en Homme éclairé & raisonnable.

Après tout, on ne forcē Personne d'aller à la Comédie; ceux qui s'en font un scrupule font bien d'obéir à leur Conscience. On peut en abuser, il est vrai, come on peut abuser des meilleures choses, car l'abus est toujours assés près de l'usage le plus légitime.

M.

médie avec ceux du Jeu & du Vin, jē ne fai si nous gagnerions beaucoup au change. Aussi, M LAVAL fait-il cette vive Apostrophe à M. ROUSSEAU: *Il est surprenant, lui dit-il, que vous deveniēs l'Apologiste de la Médifiance, du Jeu & du Vin, pour nous prouver que leurs effets sont moins pernicious que ceux qui résultent du Spectacle. Avec tout vōtre Génie, l'expérience nous convaincra mieux que vous, & vous ne fērés pas un Monde nouveau.*

M. le Duc de MONTAUSIER , le *Caton* de son Siècle , n'a jamais blâmé la Comédie , moins épurée qu'aujourd'hui ; voiant jouër le *Misanthrope* de MOLIERE , il s'écria , *je voudrois lui ressembler*. Il ne croioit donc pas que MOLIERE eût dessein de tourner la Vertu en ridicule. Si je voulois chicaner M. R. il me seroit facile de le faire & je pourrois me prévaloir contre lui de cette proposition , *Un Peuple voluptueux , dit-il , veut de la Musique & des Danses* : En conséquence , il conseille aux Genevois des Danses & des Bals. Veut-il , pourroit-on lui dire , nous confirmer dans ce penchant ou le faire naitre ? *Mais quelle est la Mère qui voulut mener sa Fille à une si mauvaise Ecole !* pourroit-on ajouter , en rétorquant contre M. ROUSSEAU , ce qu'il dit de la Comédie (*.) L'horreur qu'il témoigne pour la Volupté ne permet pas de soupçonner qu'il veuille la favoriser , mais
on

[*] Qu'il me soit permis de me servir ici des propres termes de M. ROUSSEAU , qu'il applique à la Dispute de quelques Théologiens , & sur laquelle il me semble qu'il a fort raison. *J'ai rempli , dit-il mon devoir , & après avoir dit ce que je pense , je ne trouverai pas mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.* Si l'on peut dire cela sur des matières importantes , à plus forte raison sur des Sujets qui n'intéressent point le Salut.

on ne peut s'empêcher de le trouver ici en contradiction avec lui même. Introduis les Bals & les Danfes, vous tournés l'émulation des jeunes Gens toute de ce côté-là; ils ne s'occupent qu'à *caracoller*, & à faire les Baladins.

J'ai fait autrefois l'Apologie des Bals, mais je ne l'ai faite, & je ne l'ai donnée que come un simple badinage, qui pouvoit servir à nous faire mieux sentir le prix d'une occupation utile.

La Raison, dit M. ROUSSEAU, n'est pas *bonè sur la Scène*. Je la crois bonè par tout; c'est elle qui fait le mérite des meilleures Comédies ou Tragédies. Les Passions en font le contraste; c'est une ombre au Tableau; on en fait sentir le danger, ou le ridicule,

L'amour, presque toujours de remords combattu, Paroit une foiblesse & non une Vertu.

Je ne sai pourquoi, M. R. témoigne aujourd'hui presque autant d'aversion pour la Poésie que pour la Comédie: Son goût a bien changé, car il l'aimoit beaucoup, & il l'a cultivée avec succès. Il ne croit pas que nôtre Terrain puisse jamais produire de bons Poètes; mais pourquoi non! Le Génie Poétique est il renfermé dans l'enceinte d'une Ville, & peut-il être borné par des Fleuves,

ou par des Montagnes, lui qui ne peut être contenu dans les Limites de l'Univers, qui anime & se soumet toute la Nature, & qui a même le pouvoir de créer de nouveaux Etres? Il a passé d'*Athènes* à *Rome*; il peut échauffer l'Imagination, orner l'Esprit, & répandre ses heureuses influences à *Genève*, comé à *Paris*.

Par tout où le Soleil peut fournir la carrière,
La Raison peut aussi répandre sa lumière.

Si M. R. étoit resté dans sa Patrie, ou s'il y revenoit, & qu'il fut en bonne santé, ainsi que je le desire, il y feroit encore des Vers dignes d'être lus, & peut-être des Comédies dignes d'être représentées. Ainsi, sans aller bien loin, il me fournit lui même une preuve, que le Génie Poétique est de tous les tems & de tous les Lieux.

Mais M. R. pense rarement comé les autres; en voulant se fraier des nouvelles routes, on manque quelquefois la boné. L'Abé de ST. PIERRE, aussi singulier que lui, aussi éclairé, aussi zélé pour le bien public, jugeoit plus favorablement de la Comédie. Il la regardoit comé une Leçon si salutaire, qu'il disoit, que pour corriger les Théologiens, amateurs de la nouveauté, vindicatifs, entetés, passionés & intolérans, il falloit

faisoit les exposer sur un Théâtre à la risée du public, & bien paier les Auteurs & les Acteurs, qui les joueroient.

Ne pourroit-on point apliquer à M. R. ce qu'il a dit de la Comédie, qui a pour titre *Arlequin Sauvage*. *Quand Arlequin Sauvage dit-il, est si bien acueilli des Spectateurs, pense-t-on que ce soit pour le sens & la simplicité de ce personnage & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler. C'est tout au contraire, que cette Pièce favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer & de rechercher des idées neuves, & singulières. Vaut il en effet la peine de mettre la main à la plume, & de donner la torture à son Esprit, pour ne faire que développer & exposer des vérités antiques, des vérités que tous les Hommes trouvent au fond du Cœur, quand ils daignent les y chercher? Se fait-on par-là un Nom? Se fait on de zélés Partisans, des admirateurs, qui s'écrient à chaque page, avec une sorte d'extase: Voilà une pensée originale, que cela est beau & sublime! Nul Auteur ne pense & n'écrit come lui!*

Je crois que les Ouvrages de M. R. passeront à la Postérité, & ils le méritent, mais il n'en seroient pas moins dignes, quand il se seroit borné à fronder des abus ou des vices manifestes & criminels (*.)

X 2

Le

(*) Ne pourroit-on point apliquer à M. R. ce qu'il

Le Théâtre à ses règles, ses Maximes, sa Morale à part, ainsi que son Langage & ses Vêtemens, dit M. R. Cela est vrai; il ne s'agit que de prouver que tout ce'a est mauvais. Il en est de même de tous les Arts, de toutes les Sciences, & j'ose dire de toutes les Nations. Chaque Etat, chaque Métier, chaque Peuple à des Principes diférens des autres, & des Règles particulières. Il y a par tout beaucoup de variété, & nulle chose n'est parfaitement égale à une autre; cette diversité fait le bien & l'harmonie de la Société. Chaque Home à aussi ses Idées, ses Opinions, son Goût, son Langage. M. R. a le sien; peut être pense-t-il mieux que Personne; peut-être se trompe-t-il quelquefois; il ne m'appartient pas de décider.

Je crois qu'il a tort, de déprimer come il le fait les Homes, les Femmes & les Comédiens, lui qui ne veut pas que l'on calomnie le

qu'il dit de quelques Sentences emphatiques? *A quoi servent, dit-il, tous ces grands sentimens, ces brillantes Maximes; qu'on vante avec tant d'emphase? A les reléguer à jamais sur la Scène, & à nous montrer la Vertu, come un jeu de Théâtre?* Jé conois cependant des Persones sur qui ces Maximes ont fait des impressions vives & durables. Le *Dissipateur*, l'*Avare*, *Nanine*, le *Glorieux*; & d'autres peuvent fournir de bones Leçons.

le vice même , parce qu'il a affés de fa laideur. Je comence par le Jugement que M. R. porte des Homes : *Dans ce Siècle, dit-il, où règnent si fièrement les préjugés & l'erreur sous le nom de Philosophie, les Homes abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur Esprit à la voix de la Raison, & leur Cœur à celle de la Nature. On ne peut abaisser d'avantage l'Home.*

On a déjà vû que M. R. ménage très peu les Femmes , & qu'il en parle avec mépris : Voici encore quelques traits qui me tombent par hazard sous les yeux. *Les Femmes, en général, n'aiment aucun Art, ne se conoissent à aucun, & n'ont aucun génie. Quoi! Monsieur! La Marquise du CHATELET, si célébrée par l'illustre VOLTAIRE, cette Savante célèbre qui a comenté & expliqué si bien NEWTON & LEIBNITZ, ne se conoissoit à aucun Art? Quoi! Mad. DES HOULIERES, Mad. de SEVIGNE, Mad. de GRAFFIGNI, l'Auteur de Cénie & des Lettres Péruviennes, n'ont aucun génie? A qui le ferés vous croire? Je pourrois nommer plusieurs autres Dames, dont les Ouvrages sont des Modèles de Goût, d'Esprit, & même d'Erudition. Cependant, ajoute M. R. elles ne savent rien, quoi qu'elles jugent de tout. Elles ne savent pas même décrire ni sentir l'amour.*

Pour les pauvres Comédiens , on peut dire , que la Réponſe de M. R. à M. d'ALEMBERT , eſt une *Philipique* contr'eux.

Des Spectacles & des Mœurs ! Voilà , dit M. R. qui formeroit vraſſement un ſpectacle à voir , d'autant plus que ce ſeroit la première fois. Selon lui , il faudra excepter le Spectacle des Bals & de la Danſe , auxquels il acorde un privilège excluſif. L'état de Comédien eſt , dit-il , un état de licence & de mauvaiſes mœurs. Les Hommes y ſont livrés , au diſordre , les Femmes y mènent une vie ſcandaleuſe. Défendre aux Comédiens d'être vicieux , c'eſt défendre à l'Homme d'être malade.

Des Comédiens , M. R. paſſe aux Auteurs de Tragédies & de Comédies , & ne les ménage guères d'avantage. Depuis MO-LIERE & CORNEILLE , dit-il , on ne voit plus réuſſir au Théâtre que des Romans , ſous le nom de Pièces dramatiques. Come M. R. déclare qu'il n'a point de Livres , & qu'il ne cite que de mémoire , je crains qu'elle ne ſoit complice de ſon Antipathie pour le Théâtre. A-t-il oublié l'*Oreſte* de M. de VOLTAIRE , dont le fond eſt tiré tout entier de l'Histoire ancienne ? A-t-il oublié *Mérope* , qui ne peut-être regardée come un Roman , à moins qu'on ne regarde de la même manière toutes les Tragédies de *Corneille* ? A-t-il encore oublié

oublié la *Mort de César*, Tragédie où la Vérité historique est exprimée avec tant de force, de noblesse, & d'énergie, quoique la seule vraisemblance fusse sur le Théâtre. Je pourrois citer encore plusieurs Tragédies du célèbre RACINE, dont le sujet est tiré de l'Histoire ancienne & moderne, & développé avec beaucoup d'art. Quoi qu'il soit, avec M. de VOLTAIRE, celui de nos Auteurs Tragiques qui parle mieux de l'amour, ce n'est point cependant par là qu'il est le plus admirable. Lisés dans la Tragédie de MITHRIDATE, cette belle Scène, où cet Enemi juré des Romains expose à son Fils le projet qu'il a formé de passer en *Italie*, pour attaquer *Rome*.

Détruisons ses honneurs & faisons disparaître
La honte de cent Rois & la mienne peut-être.

M. R. regarde-t-il come un Roman, les Tragédies d'*Ester* & d'*Athalie*, tirées de l'Écriture Ste. & où les plus grandes vérités sont exprimées avec une noblesse digne d'elles, en sorte que le Poète semble échauffé du même feu divin, qui a inspiré les Prophètes. Un Roman d'ailleurs peut être fort instructif. Le *Télémaque* n'est qu'un Roman, en est-il moins utile ?

Mais ce qui m'a fort étonné & qui m'a paru

au dessus de tous les paradoxes qu'on trouve dans les Ouvrages de M. R. c'est qu'en déclamant contre l'amour & les Romans, il en fait lui même, dans son Livre, & qu'il nous enseigne l'art d'aimer aussi bien, & peut-être mieux, que le galant & tendre OVIDE. Lisés, je vous prie, la page 156. & la note qui est au bas. Vous serés surpris de voir ce rigide Moraliste se dérider le front & égayer son stile des Images les plus riannes. Il y a fort aparence que les maux lui laissent d'heureux intervalles, & j'en suis charmé; certainement il ne se portoit pas mieux, quand il fit son joli *Opera Le Devin du Village*, si admiré & si digne de l'être.

J'ai dit qu'on trouve un Roman dans le Livre de M. R. il faut le prouver: Lisés encore dans les pages 104. 105. la charmante description qu'il fait de quelques Montagnes de Suisse, où tout respire la Paix, les Arts, & l'Innocence; tout y retrace cette antique simplicité de Mœurs, qu'on ne trouve plus sur la Terre, ou qui n'a trouvé d'Azile que parmi les Sauvages. Douce & aimable Vertu, toi que M. R. regrette si fort, toi, qui faisoit l'ornement de l'âge d'or, pourquoi nous as-tu abandonés? Mais non, je me retracte; elle a trouvé une retraite digne d'elle dans les Montagnes agrestes de la Suisse:
C'est

C'est là, où selon M. R. on est surpris de rencontrer, dit il, des LULLIS, des MANSARDS, des APelles, & des NOLLETS, qui doivent tout à la Nature, & à leur Génie. Écoutez M. R. *Les Tapisseries des Montagnons*, c'est ainsi qu'il les nomme, *sont des multitudes d'Instrumens de toutes espèces. Vous prendriez le Poêle d'un Païsan pour un atelier de Mécanique & pour un Cabinet de Phisique expérimentale. Ils font eux mêmes leurs Cabanes ; ils savent peindre, la Musique, & jouer de la flute ; & que ne savent-ils pas ? Ils pourroient dire come l'illustre VOLTAIRE.*

Tous les Arts à la fois sont entrés dans mon Ame.

A la vérité, ils n'ont ni Théâtre, ni Comédiens ; mais qu'en feroient ils ? J'aurois autant transporter l'Opéra de Paris dans les Forêts du Canada, & si M. R. étoit le Législateur des Sauvages, il feroit pendre, *par un principe d'humanité*, le premier Comédien, qui auroit la hardiesse d'entrer dans leur Pais.

Quoi ! dit M. R. *Platon banissoit HOMERE de sa République, & nous souffrirons MOLIERE dans la nôtre ? Hé pourquoi non ! MOLIERE n'est pas HOMERE ; celui-ci mettoit les Dieux sur le Théâtre, pour doner la Comédie aux Homes : Celui-là mettoit les*

Mortels sur le Théâtre, pour les rendre semblables aux Dieux ; c'est à dire, pour les corriger de leurs vices.

L'illustre MONTESQUIEU n'étoit pas aussi sévère, ni aussi ennemi du Théâtre, que le paroît M. R. Dans *son Esprit des Loix*, qu'on peut regarder come le Code des Nations, il loue beaucoup la *Phèdre* de RACINE ; il trouve dans le rôle d'*Hipolite* une générosité & une noblesse de sentimens, qu'il admire. *Il nous fait, dit-il, entendre les accens de la Nature, qui est la plus douce de toutes les Voix.* En éfet cette Tragédie a mérité l'approbation.

Mais il n'y a point de Pièce où la Nature brille avec plus d'éclat, ou plutôt avec plus de noble simplicité, que dans la *Mérope* de M. de VOLTAIRE : Je suis tenté de citer quelques Vers de cette belle Tragédie.

Voici ce que dit EGISTE à MEROPE.

Si la Vertu fustit pour faire la Noblesse,
 Ceux dont je tiens le jour, POLICLETE, SIRRIS,
 Ne font point des objets dignes de vos mépris,
 Leur sort les avilit, mais leur sage constance
 Fait respecter en eux l'honorable indigence,
 Sous ses rustiques Toits, mon Père vertueux
 Fait le bien, fuit le mal, & ne craint que les Dieux.

Mais que trouve-t-on dans la Comédie & la Tragédie, dit M. R? Un mélange de bassesse, d'or-

d'orgueil & de fausseté, qui rend l'Acteur propre à toutes sortes de Personages, hors le plus noble de tous, celui d'Homme. Pourquoi décider ainsi? Si le Comédien peut devenir Fripon, en faisant le rôle de Fripon, il peut aussi devenir honête Homme, en faisant le personnage d'un Homme d'honneur? Il faut tenir la balance égale, & ne pas avoir deux poids & deux mesures;

*Nommons le mal, un mal; le bien nommons le bien
Et pour mieux corriger, tachons de n'outrer rien.*

Je reus avec plaisir justice à M. R. lors même que je crois qu'il se trompe. Ses projets, ou plutôt ses rêves, sont ceux d'un bon Citoyen & d'un grand Génie: *C'est la République de PLATON*; mais il ne faut pas demander aux Hommes ce qui est au dessus de leur nature, ou du moins de leurs forces. Ils paroissent bien petits aux yeux de M. R. & plusieurs de ses Concitoyens lui ont paru des Pigmées. *A mon dernier voiage à Genève, dit il, je vis plusieurs de ces jeunes Demoiselles en juste-au Corps; les Dents blanches, la Main potelée, la Voix flutée, un joli Parasol à la main, contrefaire assés mal adroitement les Hommes. Ce trait seroit digne d'une Comédie.*

Il regrette l'ancien tems, où les jeunes Gens étoient

étoient hardis , fiers , quèreleurs entr'eux ; ils n'avoient point de frisure à conserver ; ils se defioient à la lutte , à la course , aux coups ; ils se battoient , dit il , à bon escient , se blessaient quelquefois , & puis s'embrassoient en pleurant. Ces Combats entre ces petis Poligons , come les appelle M. R. étoient des espèces de Comédies larmoiantes.

Il a le Cœur tendre , & il nous en représente une où il pleura aussi. Ce Spectacle étoit une Danse militaire , qui se fit de nuit à Genève , autour d'une Fontaine , & dans une Place publique. Les Acteurs de cette Danse étoient 5. ou 6. cent Hommes , de tout âge , qui venoient de faire l'exercice & de souper ensemble ! Ils étoient en uniforme dit-il , & se tenoient par la main : Ils formoient une longue bande , qui serpenoit en cadence , avec mille tours & retours , mille espèces d'évolutions figurées , le choix des Airs qui les animoient , le bruit des Tambours , l'éclat des Flambeaux , un certain apareil militaire , tout cela formoit une sensation très vive , qu'on ne pouvoit supporter de sang froid. Elle redoubla encore à la vüe des Femmes & des Filles qui vinrent en foule pour danser , & être témoins de ce Spectacle ; elle fut encore animée par le bon Vin que les Servantes apportèrent à ces aimables Soldats. Ils furent alors
saisis

faisis d'une yvresse plus douce que celle du Vin. La Liberté est l'Idole de M. R. il ramène tout à elle. *Qu'est ce, dit-il, que ce goût si vanté ? L'Art de se conoitre en petites choses. En vérité, quand on en a une aussi grande à conserver que la Liberté, tout le reste est bien puérile.* Il a raison ; il doit se conoitre en Goût, lui, qui en a beaucoup. Mais j'aurois crû que le Goût pouvoit s'exercer sur les grandes, come sur les petites choses, & que la Liberté même, qu'il loue si fort, exige du goût & du discernement, pour ne pas la confondre avec la Licence ; car, selon l'illustre MONTESQUIEU, l'excès de la Liberté en est la ruine.

Après avoir lû, avec attention, la Réponse de M. R. à M. d'ALEMBERT, je me suis confirmé dans l'idée que j'avois déjà de ce célèbre Ecrivain, c'est qu'il a plus de force, que de délicatesse, & quoiqu'il ne manque ni de pénétration, ni de justesse, son Imagination l'entraîne trop loin. Il voit bien son objet favori, & le peint avec énergie ; mais il ne voit pas de même les objets qui sont à côté, & qui font partie du Tableau. Il suppose dans la Société moins ce qui y est, que ce qui y devoit être, selon lui, mais qui n'y fera jamais, parce que la Société des Homes fera
 tou-

toujours imparfaite come eux. Aussi M. R. se déclare-t-il hautement pour la solitude. Voici l'éloge qu'il en fait: *La solitude, dit-il, calme l'Âme, & apaise les Passions, que le désordre du monde a fait naître: Loin des Vices qui nous irritent; on en parle avec moins d'indignation; loin des Maux qui nous touchent, le Cœur en est moins ému. Depuis que je ne vois plus les Hommes, j'ai presque cessé de haïr les Méchants. Il seroit encore mieux de cesser tout à fait de les haïr. On doit détester les Vices, & non les Vicieux, qu'on doit tâcher d'instruire & de corriger. Pour être plus utile, dit-il, il faut se rendre agréable; mais ce n'est pas l'être que de parler le langage de la Haïe, & que de regarder tous les Hommes come des Méchants. S'il n'y en a point de bons, la timide Innocence sera forcée de chercher un azile dans les Déserts; mais l'obscurité de la retraite ne mettra pas l'honête Homme à couvert de la violence des Scélérats, ni de ses propres Passions, car come le dit encore M. R. & en ceci il se contredit manifestement lui même, le Vice est ami de la retraite & des ténèbres; jamais l'Innocence & le Mystère n'habiteront long-tems ensemble. Selon cette décision, la solitude est dangereuse & M. R. Ami de la Vertu, doit être indulgent & fort sociable.*

FIN



FIN DE L'EXTRAIT

De la Lettre de M. ROUSSEAU sur la Musique.

MR. ROUSSEAU a crû devoir s'étendre un peu sur une Règle aussi essentielle, que celle de l'Unité de Mélodie; Règle dont aucun Théoricien n'a parlé, à ce qu'il croit, jusqu'à ce jour, que les Compositeurs *Italiens* ont seuls sentie & pratiquée, sans se douter peut être de son existence, & de laquelle dépendent la douceur du Chant, la force de l'expression & presque tout le charme de la bonne Musique.

Il ajoute, qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie, par le soin que le Compositeur doit avoir de ménager les parties d'accompagnement & les acords. Le hazard le lui découvrit en entendant un accompagnement de Clavecin, exécuté par un Enfant de dix ans au plus. Tout le Spectacle s'aperçût, à son Jeu précis & brillant, du bon effet qu'il produisoit; & cet effet résultoit de ce qu'il ne remplissoit jamais les acords; qu'il suprimoit beaucoup de Sons,
&

& n'emploioit très souvent que deux doits , dont l'un sonoit presque toujours l'Octave de la Basse. Tous les *Italiens* acompagnoient de cette manière , & cette épargne tendoit au même principe.

A l'épargne des Sons & des Parties , se joint naturellement leur discernement & leur choix. Car quel seroit , sans cela , le principe de cette expression , que l'on observe dans la simplicité de l'harmonie *Italienne* , tandis que la nôtre plus composée , est si froide & si languissante.

M. RAMEAU , dans un de ses Ouvrages , nous donne la Clé de ce Principe. C'est que chaque consonance a son Caractère particulier , & une manière d'affecter l'Ame , qui lui est propre. L'objet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte ; ni l'effet de la quarte , le même que celui de la sixte. Les Tierces & les Sixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produisent les Tierces & les Sixtes majeures. Ces faits acordés , il s'ensuit que les dissonances & tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas. La raison confirme cette expérience , puisque dès que les rapports sont différens , l'impression ne sauroit être la même. De ce Principe , il découle clairement que deux Consonances ajoutées

mal

mal à propos l'une à l'autre , quoique selon la règle des acords , pourront même , en augmentant l'harmonie , afoiblir mutuellement leur éfet , le combatre ou le partager. Si tout l'éfet d'une *Quinte* est nécessaire , pour l'expression dont j'ai besoin , je l'afoiblirai par un troisième Son , qui divisant cette *Quinte* en deux autres intervalles , en modifiera nécessairement l'éfet , par celui des deux *Tierces* , dans lesquelles jë la résous ; & ces *Tierces* mêmes , quoique le tout ensemble fasse une fort bone harmonie , étant de différente espèce , peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. Il en seroit de même , si l'impression simultanée de la *Quinte* & des deux *Tierces* étant nécessaire , je retranchois un des trois Sons , qui en font l'acord.

Ce raisonnement est plus sensible encore , appliqué à la dissonance. Suposé que j'aie besoin de toute la dureté du *Triton* , ou de toute la fadeur de la fausse *Quinte* , au lieu de porter à l'Oreille les deux uniques Sons , qui en font la dissonance , je m'avise de remplir l'acord , de tous ceux qui lui conviennent , j'introduis dans chacun de ces acords , avec une dissonance nouvelle , des Consonances qui doivent nécessairement en afoiblir l'éfet , en rendant l'un de ces acords

moins fade & l'autre moins dur. C'est donc un Principe certain, & fondé dans la nature, que toute Musique, où l'Harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement, où tous les accords sont complets, doit faire beaucoup de bruit avec fort peu d'expression. Ce qui est précisément le Caractère de la Musique Française. Il est vrai que dans l'économie des parties & des accords, le choix demande beaucoup de goût & d'expérience, mais la Bouffole du Compositeur devra toujours être l'Unité de Méthode, qui fait le Caractère & le charme de la Musique Italienne composée par les grands Maîtres.

Il suit de là, que le Musicien ne sera pas Compositeur, dès qu'il saura remplir des accords, & ne devra se croire tel, qu'après une étude appliquée des impressions diverses, que forment sur les Oreilles sensibles les Consonances, les Dissonances & les diverses Combinaisons des accords, pour être en état de discerner les Sons, qu'on doit supprimer, d'avec ceux qu'il faut mettre en œuvre.

Il est vrai que pour y réussir, il faudra feuilleter souvent les Chefs d'œuvres de l'Italie; apprendre d'eux à faire un choix exquis; & surtout avoir reçu de la Nature le goût & le génie, qui en font sentir la nécessité: Car, dit M. R. les difficultés de l'Art

ne se laissent apercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre. Ceux-là découvriront le prix & les raisons de cette simplicité admirable, qui cache des prodiges sous une feinte négligence, de même que la sagesse de cette Maxime, que *l'Art che tutto fa, nulla si scuopre*. Au reste il n'est point nécessaire au Musicien de faire tous ces raisonnemens, mais d'en sentir le résultat. Le Théoricien en cherchera les Causes, le Musicien doit les conoitre pour en trouver l'agréable éfet.

Nos Musiciens modernes ont si mal compris tout ceci, que pour ariver au but, ils ont pris la route opposée, & je prévois (dit M. R.) que pour porter la Musique Française au médiocre degré de bonté, dont elle est susceptible, il faudra comencer par redescendre, ou remonter, au point où LULLY l'avoit établie. Il faut convenir que son Harmonie est plus pure & moins renversée, ses Basses plus naturelles, son Chant mieux suivi, ses Acompagnemens moins chargés & sortans moins du sujet, son Récitatif moins *maniéré* & par conséquent beaucoup meilleur, que le nôtre; car c'est une chose digne d'être bien observée, que l'ancien récitatif étoit plus vif & moins trainant: Les Acteurs le rendoient tout autrement que nous aujourd'hui; on le chantoit moins &

on le déclamoit d'avantage. La preuve en est, que la durée des Opera de LULLY est beaucoup plus grande aujourd'hui qu'elle n'étoit de son tems ; de sorte que toutes les fois qu'on les redone , on est obligé d'y faire des retranchemens considérables. Les Cadences & les ports de Voix , qui s'y sont multipliés , en ont fait des Airs.

Ceci conduit naturellement M. R. à l'examen des Airs & du Récitatif *François* ; & d'abord il témoigne toute sa surprise sur la singularité de la nomenclature *Françoise* , lorsque nos Musiciens (dit-il) appellent *Ariettes* ces grands Morceaux de Musique *Italienne* ; qui ravissent ; ces Chefs d'œuvres de Génie , qui arrachent des larmes , qui offrent les Tableaux les plus frappans , qui peignent les situations les plus vives , & portent dans l'ame toutes les Passions qu'ils expriment. Voilà ce que les *François* appellent *Ariettes* , & ils donnent le nom d'*Airs* , à ces insipides Chançonnettes, dont ils entremêlent leurs Opera , & réservent celui de *Monologues* , par excellence , à ces trainantes & ennuieuses lamentatoinis , à qui il ne manque pour assoupir tout le monde , que d'être chantées juste & sans cris.

Dans les Opera *Italiens* , tous les Airs sont en situation & font partie des Scènes. Tantôt

tôt c'est un Père désespéré, qui croit voir l'ombre d'un Fils, qu'il a fait mourir injustement, lui reprocher sa cruauté; tantôt c'est un Prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de sévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'Empire, ou de lui donner un Cœur moins sensible. Ici c'est une Mère tendre, qui verse des larmes en retrouvant son Fils, qu'elle croioit mort. Là, c'est le langage de l'Amour, non rempli de ce fade & puérite Galimatias de flammes & de chaînes; mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux Passions impétueuses. C'est sur de telles paroles, qu'il sied bien de développer toutes les richesses d'une Musique pleine de force & d'expression, & de renchérir sur l'énergie de la Poésie, par celle de l'Harmonie & du Chant.

An contraire les paroles de nos *Ariettes*, toujours détachées du sujet, ne sont qu'un misérable Jargon emmiellé, qu'on est trop heureux de ne pas entendre: C'est une Collection faite au hazard du très petit nombre de mots sonores que nôtre Langue peut fournir, tournées & retournées de toutes les manières, excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est sur ces impertinens *amphigouris*, que nos Musiciens épuisent leur

savoir, nos Acteurs leurs poulmons, & nos Femmes leur admiration. Et la preuve la plus marquée, que la Musique Française ne fait ni peindre, ni parler, c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est susceptible, que sur des paroles qui ne signifient rien.

Après les Ariettes, qui font à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux Monologues, qu'on admire dans nos anciens Opéra. Sur quoi l'on doit remarquer, que nos plus beaux Airs sont toujours dans les Monologues & jamais dans les Scènes; parce que nos Acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la Musique n'indiquant aucun geste, & ne peignant aucune situation, celui qui garde le silence ne fait que faire de sa personne, pendant que l'autre chante.

Le Caractère trainant de la Langue, le peu de flexibilité de nos Voix, & le ton lamentable qui règne perpétuellement dans nos Opéra, mettent presque tous nos Monologues Français sur un mouvement lent; & come la mesure ne s'y fait sentir, ni dans le Chant, ni dans la Basse, ni dans l'Accompagnement, rien n'est si trainant, si lâche, ni si languissant, que ces beaux Monologues que tout le Monde admire en baillant.

Les Italiens sont plus adroits dans leurs
Adagio :

Adagio : Car lorsque le Chant est si lent , qu'il seroit à craindre qu'il ne laissât afoiblir l'idée de la mesure , ils font marcher la Basse par notes égales , qui marquent le mouvement ; & l'accompagnement le marque aussi par des subdivisions de Notes , qui soutenant la Voix & l'Oreille en Mesure, ne rendent par cette précision le Chant que plus agréable & surtout plus énergique. Mais la nature du Chant *François* interdit cette ressource à nos Compositeurs : Car dès que l'Acteur seroit forcé d'aller en Mesure , ils ne pourroit plus développer sa Voix ni son Jeu , traîner son Chant , renfler , prolonger ses Sons, ni crier à pleine tête, & par conséquent se faire applaudir.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragedies *Italiennes*, c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les sentimens & peindre tous les objets & les caractères avec tel mouvement qu'il plait au Compositeur. Nôtre Mélodie , qui ne dit rien par elle même , tire toute son expression , du mouvement qu'on lui donne. . . . *Mais la Mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les Caractères, des tableaux pour tous les Objets.* Elle est , quand il plait au Musicien , triste sur un mouvement vif,

gaie sur un mouvement lent; elle change sur le même mouvement de Caractère, au gré du Compositeur; ce qui lui donne la facilité des Contrastes, sans dépendre en cela du Poëte, & sans l'exposer à des Contre-Sens.

Voilà la source de cette prodigieuse variété que les grands Maitres d'*Italie* savent répandre dans leurs Opera, sans jamais sortir de la Nature: Variété qui prévient la Monotonie, la Langueur & l'Ennui, & que les Musiciens *François* ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens sont donnés par le Sens des paroles, & qu'ils sont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des Contre-Sens ridicules.

A l'égard du *Récitatif*, dont personne n'a encore fixé l'idée, M. R. le définit une *Déclamation harmonieuse*, c. à. d. une Déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit, que chaque Langue a une déclamation qui lui est propre, & par conséquent son *récitatif* particulier; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse comparer un *récitatif* à un autre, pour savoir lequel des deux est le meilleur, ou celui qui se raporte le mieux à son objet.

Le *Récitatif* est nécessaire dans les Drames Liriques, 1. Pour lier l'action & rendre le Spectacle un. 2. Pour faire valoir les Airs, dont

dont la continuité deviendroit insupportable.

3. Pour exprimer une multitude de choses, qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Musique chantante & cadencée.

La simple Déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un Ouvrage Lirique, parce que la transition de la Parole au Chant, & surtout du Chant à la Parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, & forme un contraste ridicule, qui détruit toute l'illusion, & par conséquent l'intérêt; car il y a une sorte de vraisemblance, qu'il faut conserver, même à l'Opéra; en rendant le discours tellement uniforme, que le tout puisse être pris au moins, pour une *Langue hypothétique*. Joignés à cela que le secours des Acords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse, & dédomage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Le meilleur Récitatif, dans quelque Langue que ce soit, est celui qui approche de la parole, en conservant l'harmonie qui lui convient.

En examinant sur cette règle le Récitatif François, quel rapport a-t-il avec la Déclamation? Quel rapport trouvera-t-on entre les douces inflexions de la Parole, & ces

Sons soutenus & renflés , ou plutôt , ces cris éternels , qui font le tissu de cette partie de notre Musique ? Qu'on lise ou qu'on récite d'un ton naturel les 4. premiers Vers de la fameuse Reconnoissance d'*Iphigénie* ; à peine y aura t-il quelques légères inflexions de Voix dans ce Récit tranquile , qui n'a rien de vif ni de passioné. Faites le réciter ensuite par une de nos Actrices , sur la note du Musicien , & tachés , si vous le pouvés , de supporter cette extravagante criailerie , qui passe à chaque instant de bas en haut , & de haut en bas , parcourt sans sujet toute l'étendue de la Voix , & suspend le récit hors de propos , pour *filer de beaux Sons* , sur des sillabes qui ne signifient rien , & qui ne forment aucun repos dans le sens.

Qu'on joigne à cela les Frédons , les Cadences , les Ports de Voix , qui reviennent à chaque instant , & qu'on me dise quelle analogie il y a entre la Parole & toute cette mauffade prétintaille , entre la Déclamation & ce prétendu Récitatif , dont l'invention fait la gloire de LULLY ? Ce qu'il y a de plaisant , c'est d'entendre les Musiciens rejeter sur le Caractère de la Langue les défauts de leur Idole ; tandis qu'il est évident , que le Récitatif convenable à cette Langue , devrait être opposé presque en tout à celui qui est en usage ;
n'éle-

n'élever ni n'abaisser beaucoup la Voix , peu de Sons soutenus , jamais d'éclats , encore moins de cris ; rien qui ressemble au Chant , peu d'inégalités dans la valeur des Notes , ainsi que dans leurs degrés ; en un mot directement contraire à la route de LULLY.

Ce seroit ici le lieu (dit M. R.) de montrer par l'exemple du *Récitatif Italien* , que toutes les Conditions que j'ai supposées dans un bon Récitatif , peuvent s'y trouver ; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la Déclamation & toute la force de l'Harmonie ; marcher aussi rapidement que la parole , & être aussi mélodieux que le Chant , qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les Passions les plus véhémentes animent le Discours , sans forcer la Voix du Chanteur , ni étourdir les Oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois montrer comment à l'aide d'une marche fondamentale on peut multiplier les Modulations. . . Comment surtout , pour donner à la Passion le tems de déployer tous ses mouvemens , on peut , à l'aide d'une symphonie habilement ménagée , faire exprimer à l'Orchestre par des Chants pathétiques & variés ce que l'Acteur ne doit que réciter : Chef d'œuvre de l'art du Musicien par lequel il fait , dans un Récitatif obligé , joindre la Mélodie la plus touchante à toute la

véhé.

véhémence de la Déclamation , fans jamais confondre l'un avec l'autre, &c? Mais pour entrer dans ces détails , & pour être compris des Lecteurs *François*, il faudroit leur parler un Langage qu'ils entendissent, c. à. d. de Sciences & d'Arts de tout genre, excepté la seule Musique.

Je ne tenterai point non plus, (continue-t-il) par la même raison, le parallèle qui a été proposé cet hiver dans un Ecrit adressé au petit Prophète, de deux Morceaux de Musique, l'un *Italien* & l'autre *François*, qui y sont indiqués ; la Scène *Italienne*, confondue en *Italie* avec mille Chef d'œuvre égaux ou supérieurs, étant peu connue à *Paris*. Mais quant à la Scène *Françoise*, j'en craignerois volontiers l'Analyse, avec d'autant plus de plaisir, qu'étant le Morceau consacré dans la Nation, par les plus unanimes Suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix.

Dans cet Examen, M. R. avertit, qu'il va raisonner par hypothèse, c. à. d. en supposant que le genre de ce Morceau soit bon, vû que si le genre étoit mauvais, ce pourroit être de la Musique *Françoise* bien faite, sans être pour cela de bonne Musique ; mais il s'agit seulement de savoir, si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre ?

Il s'agit du célèbre Monologue d'ARMIDE, qui passe pour un Chef d'œuvre de Déclamation, que les Maitres donent eux mêmes pour un Modèle parfait du vrai Récitatif François; & que M. RAMEAU lui même allègue, come un exemple de modulation exacte & très bien liée.

Les paroles passent pour un Chef d'œuvre de Poësie.

*Enfin il est en ma puissance
Ce fatal Enemi, ce superbe Vainqueur,
Le charme du Sommeil le lie à ma vengeance
Je vais percer son invincible Cœur.
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage
Qu'il éprouve toute ma rage. . .
Quel trouble me-faisit ! Qui me fait hésiter ?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?
Frapons. . . Ciel ! qui peut m'arrêter ?
Achevons. . . Je frémis ! . . . Vengeons nous. . . Je soupire.
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?
Ma colère s'éteint quand j'approche de lui.*

M. R. trouve que l'Eloge de M. RAMEAU devient une véritable Satire, par la froideur de cette exactitude scolastique dans une Scène où l'emportement, la tendresse & le contraste des Passions mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation. ARMIDE furieuse, hésitante, attendrie, oublie
enfin

enfin tous les projets de vengeance , & n'oublie pas un instant sa Modulation. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement. Le Musicien finit en *E si mi* come il avoit comencé, sans avoir quité un instant les Cordes les plus analogues au ton principal; sans avoir mis une seule fois dans la Déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire, qui fit foi de l'agitation de son Ame; sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie.

C'est ce que M. R. prouve par un détail & des discussions savantes, qu'il faudroit copier en entier, ou supprimer tout à fait, parce qu'elles ne seroient pas à portée de ceux qui ne sont pas Musiciens profés. Il y reprend entr'autres défauts, des *trilles* fréquens; il francise ainsi un mot Italien, qui exprime le batement de Gozier, agrément qui ne doit pas se confondre avec la Cadence, & qui fait une espèce de repos ou de suspension, également contraire au sens & à l'harmonie dans les endroits ou le Musicien les a fait tomber. Mais ce qu'il relève le plus fortement est la foiblesse de la Musique, qui exprime ou qui acompagne ce Vers

Quel trouble me saisit ? &c.

où le Cœur, les Yeux, le Visage, le Geste
d'ARMIDE,

d'ARMIDE, tout est changé, hormis sa VOIX; & bien plus encore le ton glacé qui chante,

Ciel ! qui peut m'arrêter !

Achevons... Je fremis ! vengeons nous ! Je soupire

toute cette agitation est dans le même ton, sans la moindre transition intellectuelle, sans le moindre écart harmonique, d'une manière si insipide, & avec une si inconcevable maladresse, qu'il le chante come si le Poete eût dit

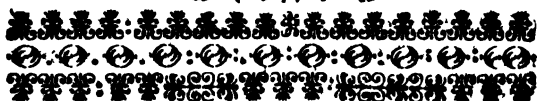
Achevons , achevons ; vengeons nous, vengeons nous!

Pour résumer enfin son sentiment sur le célèbre Monologue, M. R. dit que si on l'envisage come du Chant, on n'y trouve ni Mesure, ni Caractère, ni Mélodie: Si l'on veut que ce soit du Récitatif, on n'y trouve ni naturel, ni expression; quelque nom qu'on veuille lui doner, on le trouve rempli de Sons filés, de trilles & autres ornemens ridicules dans une telle situation. La Modulation en est régulière, mais puérile, sans énergie, sans affection sensible. L'accompagnement se borne à la Basse continue, & cette Basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un Ecolier, pour sa leçon de Musique, que l'accompagnement d'une vive Scène d'Opera.

Pendant ce Monologue a toujours fait & fera sans doute encore un grand éfet au Théâtre, parce que les Vers en sont admirables, & la situation vive & intéressante: Mais sans les Bras & le Jeu de l'Actrice, personne peut être n'en pourroit souffrir le Récitatif; *une pareille Musique a grand besoin des Yeux pour être suportable aux Oreilles.*

Je crois avoir fait voir (dit M. R.) qu'il n'y a ni Mesure, ni Mélodie dans la Musique Française, parce que la Langue n'en est pas susceptible; que le Chant François n'est qu'un aboiement continuel, insupportable à toute Oreille non prévenue; que l'Harmonie en est brute, sans expression, & sentant uniquement son remplissage d'Ecolier; que les Airs François ne sont point des Airs; que le Récitatif François n'est point du Récitatif; d'où je conclus (dit-il) *Que les François n'ont point de Musique, & n'en peuvent même avoir; ou que si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.*

M. R. observé dans une Note, que ce n'est pas avoir une Musique, que d'emprunter celle d'une autre Langue, pour tâcher de l'appliquer à la sienne. Ce dégoutant assemblage, qui sera peut être, dit il, l'étude de nos Musiciens, est trop monstrueux pour être admis, & le Caractère de notre Langue ne s'y prêtera jamais.



LE FAUX BERGER
 O U
 HISTOIRE de LINDOR.

IIme. L E T T R E.

JE vous ai fait espérer , MADAME , dans ma Lettre précédente , le récit des Aventures du prétendu Berger dont j'avois fait rencontre. Je puis d'autant mieux m'aquiescer de cette promesse , que mon Esprit , ou plutôt ma Mémoire se trouve beaucoup plus libre. Mon Cœur , dégagé des dangereuses Chaines de l'Amour , n'est plus lié que par celles de l'Amitié. Le croiriez vous , cette Beauté touchante , qui m'avoit paru préférable à l'Univers , ne me paroît pas même aujourd'hui mériter la moindre attention ? Je ne suis cependant pas dans le cas de me faire des reproches de légèreté , excepté celle que j'ai eue de porter d'abord un Jugement trop avantageux d'une Personne , que je ne connoissois que très imparfaitement. Le charme de la nouveauté a cessé , le Bandeau de l'Amour n'a plus ofusqué mes yeux , j'ai vu les

Objets tels qu'ils étoient, & j'ai recouvré ma tranquillité. Je pourois actuellement vous faire un Portrait plus fidèle de cette Société, que je ne vous peignois précédemment qu'avec enthousiasme, mais je dois vous entretenir de Faits plus intéressans. D'ailleurs vous n'avez jamais pris plaisir à entendre parler d'une façon peu avantageuse de qui que ce soit, & mon goût, vous le savez, n'est pas tourné du côté de la critique.

Près de 3. Semaines s'étoient écoulées; avant que j'eusse pû retourner au Bocage, où j'avois prié le Berger de se rencontrer pour nos entrevûes; ma folle Passion m'avoit occupé tout ce tems là. Enfin un jour des plus beaux, m'ayant invité à prendre l'Air de la Campagne, je sortis de la Ville, suivi d'un seul Domestique de confiance & je dirigeai mes pas de ce côté là; mais après bien des recherches inutiles, je fus contraint de reprendre le chemin de la Ville, sans avoir pû découvrir le Berger que je cherchois. La même chose m'ariva trois fois, ce qui me détermina à faire des perquisitions plus exactes. Pour cet effet, je prétextai une partie de chasse de quelques jours, & ayant fait prendre des Provisions à mon Domestique, je parcourus à quelques lieues à la ronde, les Vilages & les Hameaux que je soupço.

soupponois servit de retraite au Berger que je voulois voir. Je le découvris à l'Eglise, un Jour de Fête, qui y atiroit beaucoup de monde. Nous nous joignimes en fortant & il me conduisit dans sa demeure. C'étoit une Maison isolée, à quelque distance du Village. Son extérieur n'anonçoit rien de plus que celles des autres Villageois, mais l'intérieur en étoit propre & rangé avec goût. Le Cabinet du Berger en particulier étoit orné de plusieurs Dessesins, fort bien exécutés, & de divers Livres, plus prisables par leur choix que par leur nombre. *C'est ici, me dit ce prétendu Berger, où je passe des momens délicieux. Je réfléchis quelquefois sur mes disgraces passées, mais loin que ce souvenir répande rien d'amer sur ma vie présente, il sert au contraire à m'en faire mieux sentir la douceur. Je vois bien, ajouta-t-il, que la curiosité vous a conduit dans ces lieux. Je me propose de là satisfaire, mais j'espère que vous voudrés bien passer quelques jours avec moi, & que j'aurai tout le tems de vous informer de ce à quoi vous voulés bien prendre intérêt.*

Come rien ne m'atiroit plus dans la Ville de L. . . je ne balancai pas à me rendre à l'invitation du Berger. J'ai passé 15. jours avec cet aimable Hôte, & je puis vous assu-

rer, *Madame*, que je n'y ai pas éprouvé un instant d'ennui. Voici le Narré qu'il m'a fait des principaux Événemens de sa vie.

Malgré toute la confiance que j'ai en vous, me dit-il, ne trouvés pas étrange que je vous fasse mystère du lieu de ma Naissance & de mon Nom. Je prendrai celui de **LINDOR** & il vous suffira de savoir que mes Parents sont aussi distingués dans leur Province par leurs Richesses, que par le Rang qu'ils y occupent. Malgré leur opulence, je ne devois, selon l'usage, avoir qu'une très petite part à leur Fortune; cadet de 5. Fils, je me vois condamné avec 4. autres de mes Frères, à ne posséder qu'un Bien très médiocre & peu proportionné au Nom que je portois. Destiné au Service par état, j'y entrai fort jeune en qualité de Lieutenant, & j'eus occasion de me faire remarquer dans quelques rencontres. Je crûs que mon courage me donoit un Titre aux premiers Emplois militaires, & la Capitaine Lieutenance de la Compagnie où je servois étant devenue vacante, je me persuadois qu'elle ne pouvoit m'être refusée. Trompé dans mon atente, j'en fus au désespoir & n'eus pas assez d'équité, pour ne pas faire retomber mon chagrin sur celui qui avoit obtenu le

Poste

Poste auquel je prétendois. L'envie de faire parade d'une fausse bravoure se joignit encore à mon ressentiment. J'épiai l'occasion de me battre, je la trouvai & je blessai dangereusement mon Adversaire. Mes manières hautaines ne m'avoient pas fait assés d'Amis dans le Régiment, pour que l'on s'y empressât beaucoup à obtenir ma grace; mon Duel fut divulgué & malgré tout le crédit de mes Parens, je me vis contraint de m'éloigner. Je passai en *Italie*, dont je parcourus toutes les Villes remarquables. Porté naturellement à la dépense, les Remises que mon Père me faisoient étoient bien éloignées de suffire à mon entretien. Je crus trouver une ressource dans le Jeu, & la Fortune me favorisa d'abord au point, que si j'avois pû me borner, j'aurois eû de quoi me soutenir long-tems; mais je ne me vis pas plâtôt en main une Some considérable, que j'augmentai mon Train. Je me donai un Equipage lesté, un nombreux Domestique, une Table somptueuse, en un mot, je me jettai inconsidérément dans toutes les folles Dépenses auxquelles la Jeunesse peut se livrer. Le Jeu me soutint quelque tems dans cette élévation chimérique, qu'il m'avoit procurée. Mais étant devenu éperdûment amoureux à *Florence*, d'une de ces

Beautés de la fierté desquelles on est toujours certain de triompher à force d'Argent, elle abusa de mon peu d'expérience, pour me dépouiller entièrement. Je m'endettaï & je fus contraint par mes Créanciers de quitter Florence, en regrettant encore celle qui étoit cause de mon malheur.

Je passai à *Venise*, avec mon Valet de Chambre, qui est le même Domestique que vous voyés encore avec moi. Comme pendant mon état brillant, j'avois négligé d'écrire à mes Parens, je le fis aussi tôt mon arrivée, & à quelques Remises arriérées, ils eurent la bonté de joindre encore un petit *Extra*, que je leur demandai sous différens prétextes. Muni de cette Somme, j'attendis avec impatience le Carnaval, qui n'étoit pas éloigné. Il n'arriva que trop tôt pour mes Finances. Un soir que je me retirai, & que j'avois gagné considérablement, je fus épié par deux de ces honêtes Filoux que l'on nomme Chevaliers d'industrie; ils vinrent dès le lendemain loger dans mon Quartier & cherchèrent à lier conoissance avec moi. Elle fut bientôt faite & je me livrai à leur Société sans beaucoup de ménagement. Ils m'engagèrent à jouer & perdirent galamment leur Argent à différentes reprises. Ce n'étoit que pour me mieux escroquer le mien.

Le

Le jour marqué pour me dépouiller arrive. Je joue de bonheur jusques à l'heure du Souper, qu'ils m'engagèrent de faire avec eux, & à l'issue duquel ils prirent si bien leur Révanche, que je laissai dans cette honête Maison, jusques à mon dernier sou. Observés que les deux principaux Acteurs de cette Scène ne gagnèrent point; ce fut un troisiéme, avec lequel ils étoient de moitié. Je serois encore à deviner cette supercherie, si le hazard ne me l'avoit fait découvrir, voici de quelle façon.

Le lendemain de cette malheureuse veillée, arpentant sans dessein les Rues de la Ville, je me trouvai dans un Quartier reculé. J'entre dans un Café qui m'étoit inconnu, & en montant les degrés, mes Oreilles sont frappées d'une Voix, qui ne me paroissoit pas nouvelle. J'écoute & j'entens distinctement cette même Voix qui disoit d'un ton en colère: *Vous ne suivés pas les règles de nôtre convention: Puisque c'est de F. & moi qui avons fait la découverte du Pigeoneau, nous devons à ce titre avoir déjà le quart de sa dépouille, avant que de partager le reste. Rendés nous donc un Compte fidèle de ce que LINDOR a perdu, & que nôtre partage se fasse sur ce pié, sinon. . .* Une Porte qui s'ouvrit dans le même instant, m'engagea à m'éloigner. Un

Domestique vint me demander d'un ton émû à qui j'en voulois. Je répondis, peut être avec autant d'émotion, que je croiois entrer au Café. *Vous avez enfilé le mauvais degré*, me dit-il, *je vais vous y conduire*. J'entrai, & je n'y trouvai que très peu de monde, d'affés mauvaise façon. J'atendis pour tacher de joindre mon Filoux, mais ce fut inutilement; je ne pû le voir sortir. Je vendis ma Montre & ma Tabatière pour vivre pendant quelques jours, que j'employai à déterrer les deux Fripons qui m'avoient volé. J'en rencontrai un & ma vivacité m'emportant, je lui criai de se mettre en défense & l'ataquai avec une brusquerie incroyable. Come il étoit plus de Sang-froid, il ne lui fut pas difficile de me porter un Coup, qui me mit hors de Combat. J'eus cependant la force de gagner une Eglise, pour me sauver de la Prison qui me menaçoit. Je fus transporté dans le Couvent de ***. où l'on prit de moi tous les soins imaginables. Ma blessure ne fut pas difficile à guérir, mais pendant près de 6. Mois, je conservai une foiblesse extrême, qui me mettoit dans l'impossibilité d'entreprendre aucun Voiage. Je contai ce qui m'étoit arrivé aux bons Religieux, qui daignoient avoir soin de moi; ils me donèrent

toutes

toutes sortes de Consolations, & je dois à leurs judicieux Conseils & aux Lectures que j'y fis pendant mon séjour, les principes de ma Conversion. A ma prière, ils eurent la bonté de faire avertir mon fidèle Valet, qui vint me joindre dans ma retraite. Il m'apprit, que plusieurs personnes qui lui étoient inconnues, mais qu'il croïoit avoir vû depuis, avec le Chevalier de T. & son Compagnon, avoient demandé après moi. Je ne doutai pas que ce ne fut en éfet de la part de ces deux Fripons, qui avoient sans doute formé le desseïn de me perdre. Je ne pouvois donc plus penser à prolonger mon séjour à *Venise*, surtout n'ayant plus d'Argent à y dépenser. Heureusement mon Valet avoit sauvé 100. Sequins des débris de ma Fortune, qu'il avoit trouvés dans un de mes Habits & qu'il avoit gardé par devers lui par prudence, sans m'en parler jusques alors. Cette petite Some servit à me mettre en route, que je dirigeai du côté de la Maison Paternelle, dans l'espérance, que près de deux Années d'absence & un petit déguisement, me mettroient à l'abri des poursuites que l'on pourroit encore faire, ensuite de ma première aventure.

La suite le Mois prochain.

AVIS LITERAIRES.

ON imprime à BERNE, depuis 1758. un Journal Littéraire en Italien; & il en a paru cette Année là 4. Tomes, qui ont été fort goûtés: Le Titre est: *Estratto della Letteratura Europea*.

On y imprime encore un Journal Latin, intitulé: *Excerptum totius Italicae nec non Helveticae Litteraturae*: Il en a paru 2. Tomes en 1758. & on continuera cette Année ci, en donnant tous les 3. Mois un Volume d'environ 300. pages, come du Journal Italien. Ils sont l'un & l'autre imprimés très proprement, sur beau Papier. Les Journalistes aiant réussi à étendre les Correspondances, & le nombre des Souscrivans pour les Journaux qu'ils débitent, s'accroissant de jour en jour, ils ont été par-là-même mis en état d'en diminuer le prix, à proportion de l'encouragement qu'ils trouvent, & ils vendront les 4. Volumes, qui comprennent l'Année complète pour 3. florins d'Empire ou 2. Rixdallers, qui répondent à 7. Liv. 10. Sols de France ou 15. Pauls Romains, pris à Berne. Ce changement a lieu & pour le Journal écrit en Italien, qui embrasse la Littérature de l'Euro-

l'Europe, & pour le Journal latin, qui comprend la Littérature de l'Italie & de la Suisse. Les Editeurs se sont aussi déterminés à ne plus tirer d'Exemplaires du Journal Latin sur du papier sans colle; tous les Exemplaires de l'un & de l'autre Journal seront uniformes par rapport à la qualité du Papier.

Les Savans qui voudront fournir des articles pour l'un ou l'autre Journal pourront les adresser par la Poste à Mrs. les Journalistes Littéraires à Berne en Suisse. Les Auteurs ou les Libraires qui souhaiteront d'y faire annoncer leurs Ouvrages, leur fourniront, s'il leur plaît, des Exemplaires par la voie de leurs Correspondans, qui sont:

EN ITALIE. *Alexandrie*, Msr. Giuseppe Taponi Directeur de la Poste. *Bergome*, Msr. Léonard Majoli Directeur de la Poste pour la Suisse. *Boulogne*, Msr. Lelio de la Volpe Libraire. *Casel en Montserrat*, Msr. Pietro Lombardi Directeur de la Poste. *Come*, Msr. Gian-Francesco Casnati. *Brescia* Msr. Gianbattista Pianta. *Florence*, Msr. Jacopo Carlieri Libraire. *Gènes*, Msr. Pietro Paolo Pizzorno Libraire. *Lugano*, Msr. Agnelli & Comp. Libraires. *Milan*, Msr. Federico Agnelli, Libraire. *Modène*, Messrs. les Héritiers de Bartol. *Sagliani*, Libraire. *Naples*, Msr. Gravier & Comp. & Msr. Giuseppe.

Giusepp. Antonio Elia, Libraires. *Novarre*, Mfr. *Francesco Liborio Cavalli*, Libraire. *Palerme*, Mfr. *Francesco Arena* Libraire. *Parme*, Messrs. les Héritiers de *Paolo Monti*, Libraire. *Pesaro* Mfr. *Nicolas Gavelli* Impr. Libraire. *Rome* Mfr. *Brancadori*, Directeur de la Poste de S. M. le Roi de Sardaigne ; Mfr. *Venanzio Monaldini* & Messrs. *Bouchard & Gravier*, Libraires. *Turin* Mfr. *Luigi Gorini*, Libraire. *Trente* Mfr. *Giorgio Giacono Plonner*, Secrétaire de la Poste. *Verone* Mfr. *Agostino Carattoni* Imprimeur du Séminaire. *Venise* Mfrs. *Francesco Pitteri*, Impr. Libraire, *Vercelli*, & *Giambatista Panealis*, Impr. & Libraire.

EN SUISSE. A *Zurich*, Mfr. *C. Orell & Comp.* *Bâle* Mfr. *Jean Conrad de Mechel.* *Berne*, Mfr. *Fred. Zender* & les Editeurs des Journaux. *Lausanne*, Mfrs. *d'Arney & Comp.* *Genève* Mfrs. *Gosse & Mfrs. Philibert*, Libraires.

EN FRANCE. A *Paris* chez Mfr. *Tilliard* Quay des Augustins à St. Benoit, Libraire. *Dijon* Mfr. *Desventes*, Libraire.

EN ALLEMAGNE. *Francfort* Mfr. *Louis Brønner*, Libraire. *Munich* Mfr. *Osten*, Libraire. *Vienne*. M. *Crauß.* *Hambourg*. M. *Bohn.*

EN HOLLANDÉ. A la *Haie* Mfr. *Gosse & Comp.* *Amsterdam* M. *Rey.* *Berlin* M. *Luzac.*

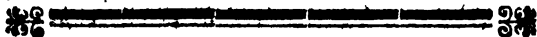
EN DANNEMARK. Msr. *Philibert à Coppenhaguen.*

STOCKHOLM. M. *Salvins.*

ANGLETERRE. Mrs. *Cooke & Coole*, & M. *Hooper* Libraires à *Londres.*

EXTRAITS de quelques Poésies du XII, XIII. & XIV. Siècle. A Lausanne chez François GRASSET.

C'est une Brochure de 96. pages, dont l'Auteur est M. SINNER, Bibliothécaire à *Berne.* Les Extraits qu'il donne, tirés des Manuscrits mêmes, & les Réflexions judicieuses qu'il y ajoute, annoncent, ou plutôt confirment l'opinion avantageuse que d'autres Productions du même Auteur avoient déjà donné de son goût & de son érudition.



GRAVURE.

LE Sieur CHENU, Graveur en Taille Douce, à *Paris*, vient de mettre au jour trois belles Estampes.

La lère est une *Vüe du Château St. Ange*, du côté du Port, d'après le Tableau de M. J. VERNET, dont les *Marines* font l'admiration

tion des Connoisseurs. On a pris le plus grand soin, pour rendre la perfection de l'Original: Cette Estampe est dédiée à Mgr. le Duc de PENTHIEVRE.

La 2me. est *L'Aparition de l'Ange aux Bergers*, d'après le Tableau peint par DAVID TENIERS, dans la manière du BASSAN.

La 3me. a pour titre; *Le Vieillard & ses Enfans*: Elle représente un Jeu Flamand; qui se fait avec les doigts. On y a imité parfaitement le Tableau de DAVID RICARD, & le Burin peut disputer le prix au Pinceau. Ces deux dernières Estampes sont tirées du Cabinet de M. le Comte de VENCE, où règne le beau & le bon Goût:

Il paroît une autre très belle Estampe, représentant *Jupiter & Antiope*, gravée par M. FESSARD, d'après un Tableau de M. C. VANLÖO, qui est dans le Cabinet de M. le Marquis de MARIGNI. Elle se vend à Paris, Rue St. Honoré, chez l'Auteur, & à la Bibliothèque du Roi:

M. DAULLE, Graveur du Roi, à Paris, vient de doner au Public plusieurs belles Estampes: *La Coquette & l'Oiseau chéri*, d'après les Dessains de M. BOUCHER; *la Chienne braque*, d'après le Tableau si estimé de M. OUDRY; *la Fête Bachique & les Tendres Adieux*,

Adieux, d'après le Tableau de M. le NAIN ; *les Plaisirs Flamands & la Ménagère Flamande*, d'après TENIERS ; *Jupiter*, sous la forme de *Diane*, amoureux de *Calisto*, d'après le POUSSIN. On fait que ce Peintre est nommé le *Raphael* de la France, à cause de la précision & de la sublimité de son dessein.

Il paroît trois Estampes du Sr. BEAUVARLET, dont une a pour Titre *Le Testament de la Tulipe* & l'autre *Les Adieux de Catin*. Le pittoresque de ces deux Estampes les rend curieuses & intéressantes. Elles sont très bien rendues d'après les Tableaux de M. L'ENFANT. La troisième est une *Susanne*, d'après M. VIEN, qui est au Cabinet de M. le Comte de VENCE. Ce morceau est d'un genre tout différent & beaucoup plus difficile, ce qui prouve les talens & l'heureuse facilité de ce jeune Artiste. On trouve aussi chez lui plusieurs Vues de Marine.

L'Auteur des Portraits du Roi de PRUSSE & du Maréchal Comte de DAUN, vient de mettre au jour celui de MARIE THERÈSE d'AUTRICHE, Impératrice, Reine de Hongrie & de Bohème. Il se vend, come les deux précédens, au Jeu de Paume du Sr. GOSSEAUME, Rue Ste. *Hiacinthe*, près de la Porte St. Jaques à Paris.

Le Mot du Logogriphe du Mois dernier est
DEMANGEAISON.

T A B L E.

A M. le Ministre Vernes, en lui en- voiant une Ode sacrée.	235
Ode sacrée.	236
Poème sur la Recherche de la Vérité, Chant II.	240
Reponse ou Parodie d'une Ode dont le Re- frein est, Il n'est point de Jour sans chagrin.	248
Réflexions critiques à l'occasion des Considé- rations sur la Vie de l'Empereur Julien, insérées dans le Journal de Décembre.	255
Lettre à M. de Dangeul, Membre de l'A- cadémie Roïale de Suède, sur les diffé- rens Auteurs qui ont écrit sur la Suisse.	272
— aux Editeurs à l'occasion d'une Let- tre de M. Rousseau sur la Comédie & des Réponses que Mrs. Marmontel & Laval lui ont faites.	287
Fin de l'Extrait de la Lettre de M. Rouf- seau sur la Musique.	327
Suite de l'Histoire du faux Berger.	345
Avis Littéraires.	354
Gravure.	357



Le Mot du Logogriphe du Mois dernier est
DEMANGEAISON.



T A B L E.

A M. le Ministre Vernes, en lui en- voiant une Ode sacrée.	235
Ode sacrée.	236
Poème sur la Recherche de la Vérité, Chant II.	240
Réponse ou Parodie d'une Ode dont le Re- frein est, Il n'est point de Jour sans chagrin.	248
Réflexions critiques à l'occasion des Considé- rations sur la Vie de l'Empereur Julien, inserées dans le Journal de Décembre.	255
Lettre à M. de Dangeul, Membre de l'A- cadémie Roïale de Suède, sur les difé- rens Auteurs qui ont écrit sur la Suisse.	272
— aux Editeurs à l'occasion d'une Let- tre de M. Rousseau sur la Comédie & des Réponses que Mrs. Marmontel & Laval lui ont faites.	287
Fin de l'Extrait de la Lettre de M. Rous- seau sur la Musique.	327
Suite de l'Histoire du faux Berger.	345
Avis Littéraires.	354
Gravure.	357